

# la Conquête

# du pain

Vendredi

30  
Août  
1935

N° 38

50 c.

C.I.R.A.

Se distinguer, se définir, c'est être ; de même que se confondre et s'absorber, c'est se perdre.

P.-J. PROUDHON.

Paraissant  
toutes les deux semaines  
sur 8 pages

ADMINISTRATION :  
F. PLANCHE  
42, Rue de Meudon - BILLANCOURT (Seine)  
C. c. postal : Planché 1807-50 Paris

REDACTION :  
« LA CONQUÊTE DU PAIN »  
39, Rue de Bretagne - PARIS (3<sup>e</sup>)  
Téléphone : ARCHIVES 65-24

Journal-revue  
des Idées libertaires

## UNE BELLE FIGURE DE L'ANARCHIE

### MAX NETTLAU

Cette année, à fin avril, on a fêté les soixante-dix ans de Max Nettlau parmi tous ses amis dispersés dans le monde, fète discrète, fète ignorée des foules que seules intéressent les pétarades publicitaires des malfaiteurs et des pitres qui les exploitent.

Quelques-uns de nos collaborateurs devaient nous remettre à cette occasion des études qui nous auraient permis de nous associer tangiblement au tribut d'hommages mérités qui de tous les milieux anarchistes et sympathisants, est monté à l'adresse du grand penseur et du noble travailleur de l'idée qu'est Max Nettlau.

Ces études ne nous sont pas parvenues en temps opportun. Mais nous nous réservons d'y revenir. En attendant nous remercions notre ami Rothen du bel article qu'il consacre aujourd'hui à Max Nettlau et qui pourrait servir de préface à un exposé biographique complet.

De même que sur des îlots minuscules perdus dans l'immensité tumultueuse des océans, se dressent des phares pour guider les navires, il y a, dans l'océan où roulent les vagues ténébreuses de la sottise humaine, des foyers épars ou s'entretiennent la flamme de l'esprit par la continuité du savoir, et l'éternité de l'espérance d'une humanité qui veut devenir la « conscience du monde » pour ne plus croupir dans sa maléfique corruption, qui veut vivre par le cerveau et non par le bas-ventre, qui veut suivre une pensée et non plier sous un sabre, qui veut raisonner et non juger, convaincre et non frapper.

C'est dans ces foyers qui dressent au ciel,

« ...sûr-à-avec nos tombeaux, La claire tour qui sur les flots domine, » comme a dit Tailhade, c'est dans les plus modestes et les plus effacés, mais aussi les plus ardents et les plus purs, que la pensée de Nettlau conserve les amitiés les plus ferventes, celles réservées à ces hommes qui, depuis vingt-cinq siècles ont, de générations en générations, de Socrate jusqu'à Elisée Reclus, entretenu le véritable « humanisme », cette foi humaine sans laquelle l'humanité serait disparue depuis longtemps, entraînée dans l'effondrement de l'ineptie qui la domine. Les groupes de New-York et de Chicago en Amérique, Freedom à Londres, le Réveil à Genève, Revista Blanca et Tierra y Libertad en Espagne, la Révolution prolétarienne, reproduite par le Libéral, à Paris, et nombre d'autres, ont célébré, avec l'anniversaire de Nettlau, cet humanisme dont il est peut-être la dernière incarnation vivante tant par le don volontaire et glorieux qu'il lui a fait de toute son existence et de toute son activité que par l'importance de son œuvre.

Par sa puissance de travail, l'étendue de ses connaissances, la profondeur et la précision de sa pensée et aussi par sa fraternelle conception du monde dans ce natu-

ralisme d'une universalité sans limite, sans distinction d'espèces, de races, de peuples, qui a créé et entretient la « spiritualité humaine », Nettlau est aujourd'hui un digne continuateur de cette chaîne humaniste qui va de Lucrèce à Rabelais, à Goethe, à Tolstoï, à Kropotkine.

« Max Nettlau est l'ultime représentant d'une race de titans, race gigantesque d'hommes qui possédaient à la fois une stature et une âme démesurées », a écrit Federica Montseny dans Revista Blanca (3 mai 1935). Il domine par la stature et l'âme la foule grouillante à laquelle il se mêle parfois, effacé et affectueux, ayant gardé la sérénité de l'enfant dont les bras se tendent vers le monde entier. Et il n'est pas las de rencontrer si peu souvent des frères. Peu d'hommes de sa génération ont pourtant souffert aussi cruellement, dans leur corps et dans leur esprit, de la guerre de 1914, bien que, et peut-être parce que, il lui a survécu. La détresse matérielle a usé son corps bien avant l'âge, la douleur morale a porté les plus rudes coups à ses espérances, mais il n'a jamais perdu sa foi humaine ni cessé, un seul jour, de poursuivre son œuvre avec la plus stricte objectivité, cette œuvre que l'avenir, en France, découvrirait un jour avec l'étonnement d'apprendre qu'elle y fut aussi ignorée par ses contemporains que l'histoire des temps pharaoniques.

Federica Montseny a aussi comparé Nettlau à Bakounine dont il a « le torse d'athlète » sinon les « cheveux embroussaillés », et tout ce qui rappelle ces « figures révolutionnaires d'artistes et de penseurs qui demeurent les derniers restes des hommes réfractaires à la mécanisation monstrueuse de la vie moderne dans une humanité en voie de disparition ».

Ce que Nettlau a surtout de commun avec Bakounine, c'est son amour ardent, irréductiblement

hostile à toute renonciation, de la liberté, et pour les autres encore plus que pour lui-même. Cet amour de la liberté, doublé chez Bakounine d'une imagination aventureuse, en fit un don Quichotte qui rompit héroïquement des lances pour toutes les causes révolutionnaires sans crainte de la proscription, de la prison et de la mort. D'un Nettlau, cet amour a fait un savant, un rat de bibliothèque, un fureteur de boîtes à bouquins, le plus scrupuleux des chercheurs et des révélateurs de vérité, le plus hardi à la dire toute avec la plus totale indifférence pour les excommunications orthodoxes. Il lui a fait accumuler la plus formidable documentation et construire l'œuvre la plus complète, la plus vraie et la plus hostile à l'imposture, sur les éternelles aspirations humaines qui composent et synthétisent l'histoire de l'anarchisme.

Nettlau est par-dessus tout l'historien de l'anarchie ; on ne peut ignorer son œuvre sans ignorer en même temps le courant humain le plus profond, le plus large, le plus fécond, le plus éternel parce qu'il va toujours vers l'avenir sans pouvoir dire jamais : je suis arrivé ! Or, cet historien est à peu près inconnu en France, même chez les anarchistes, sauf ceux qui ont l'avantage de pouvoir le lire dans des textes en langues étrangères. Voilà le fait brutal, qui d'ailleurs ne surprend pas quand on voit l'état d'abandon où est laissée la véritable littérature sociale, l'anarchiste en particulier...

L'œuvre de Nettlau — et cette constatation n'est pas pour nous faire honneur — n'existe pas en français, sauf sa Bibliographie de l'Anarchie, parue en 1897 chez Stock, complètement épuisée aujourd'hui, avec quelques rares brochures ! Mais par contre elle est riche, en langue allemande et en espagnol de publications qui attendent leurs traducteurs français. Citons :

En allemand : Errico Malatesta (Verlag, « Der Syndikalist », Berlin, 1922) ; Der Vorfrühling der anarchie (L'avant-printemps de l'anarchie jusqu'en 1864. Même éditeur, 1925) ; Unser Bakunin (même éditeur) ; Der Anarchismus von Proudhon zu Kropotkin (L'anarchisme de Proudhon à Kropotkine. Même éditeur, 1927) ; Elisée Reclus anarchist und gelehrter (Elisée Reclus anarchiste et homme de science. Même éditeur, 1928) ; Anarchisten und sozial-revolutionäre (Les anarchistes et la révolution sociale, de 1880 à 1886. Asy-Verlag, Berlin, 1931) ;

En espagnol : Miguel a Bakunin, exposé biographique (Grupo

PAYSAGE PARISIEN...



Ceux à qui les décrets-lois ne font ni chaud ni froid.

Cultural « Ricardo Flores Magon », Mexico, 1925) ; Elisée Reclus, 2 volumes, traduction de Orobon Fernandez (Revista Blanca, Barcelona, 1929) ; De la crisis mundial à la anarquía. Traduction de Santillan (Solidaridad Obrera, Barcelona, 1933).

Au moment où nous terminons cet article, nous recevons un nouvel ouvrage de Nettlau, remarquablement présenté par la Biblioteca Universal de Estudios Sociales, et intitulé : La Anarquía a través de los tiempos (L'Anarchie à travers les temps). Si l'on peut regretter que ce volume soit émaillé de trop nombreuses coquilles, on ne peut rendre un hommage trop grand à nos camarades espagnols qui, malgré la lutte révolutionnaire menée contre le fascisme de leur prétendue République, malgré l'état de siège, les condamnations, les tortures et les exécutions, trouvent encore le temps et les moyens de réaliser une telle édition et d'offrir ainsi au monde, en attendant d'avoir conquis la liberté, le pain de l'esprit qui en est la nourriture.

Ce nouvel ouvrage est comme un remerciement de Nettlau à ses amis qui ont fêté cette année ses soixante-dix ans. Qu'il continue ainsi longtemps, par son travail et par son œuvre, cette « vie d'un sage juste et rebelle » qui a été, a-t-il dit, celle d'Elisée Reclus, et qui est si magnifiquement la sienne. C'est le vœu que nous lui envoyons avec toute notre affection.

Edouard Rothen.

### M. PIERRE LAVAL

M. Pierre Laval est aujourd'hui la personnalité la plus marquante du régime, et qui jouit de la plus haute publicité. C'est une vedette nationale et internationale. Peu photographique, mais ayant appris à peu près l'art de se nipper et de se tenir à table, il figure, avec ses avantages particuliers, à côté des dictateurs, des surhommes et des gentlemen de la diplomatie européenne. A l'intérieur il exerce des pouvoirs exceptionnels qui, provisoirement l'élèvent au rang des chefs d'empire. Demain il ne sera peut-être plus rien. Mais soyons sûr qu'en attendant qu'il retombe sur ses pieds il aura tiré les plus avantageux partis de son envol.

Car M. Pierre Laval est un homme pratique. Nul, mieux que lui, n'est capable de maquignonner un marché.

Entré « sans un » dans la politique, il y a une trentaine d'années il est, aujourd'hui, et depuis déjà plusieurs lustres, — d'aucuns disent depuis le lendemain de la guerre, — un des hommes les plus riches de France. En ce temps-ci de grande pénitence, il moissonne, imperturbablement.

La personnalité dorée de M. Pierre Laval est le miroir d'un peuple et elle honore aussi grandement un régime. Nos fils et nos petits-fils lorsqu'ils passeront devant le marbre ou le bronze fixant pour la postérité les traits en pied de M. Laval, pourront lire sur le soubassement : « Parti de rien et parvenu à tout ! » Quel plus bel éloge ! Et quel magnifique enseignement !

Ainsi tant que l'Argent sera roi, tant que les consciences et les cerveaux se substitueront au Veau d'or, tant que la souveraine Bêtise planera, M. Laval rayonnera dans toute la pureté de sa gloire et conservera sa valeur édifiatrice et symbolique. Chaque époque produit des phénomènes à sa mesure. Chaque peuple s'incarne en des personnalités à sa taille. Le peuple français a M. Pierre Laval. — Homo.

# L'IMPASSE

La réaction aux *décrets-lois* dans les milieux particulièrement touchés, anciens combattants et fonctionnaires, a été, comme on l'a vu, canalisée, captée par les états-majors des organisations syndicales et des organisations politiques engagées dans le « front populaire ».

La manifestation de la place de l'Opéra, fin juillet, a fait craindre un instant que le mouvement contre les *décrets-lois* sorti de la légalité parlementaire pour gagner la rue. Or le Front populaire ne craint rien davantage que la rue, que l'action directe, que la grève qui, à ses yeux, ont un caractère *facticeux*.

C'est donc avec soulagement qu'il a repris en mains la direction des masses à Paris, tout d'abord, et en province, après les événements de Brest et de Toulon qui ont fait des centaines et des centaines de victimes parmi le peu-

formulée et qu'elle n'est pas laissée d'influencer le Front populaire.

Aussi bien le fameux comité de vigilance de Daladier est-il en sommeil et les demandes de convocation des Chambres restent-elles sans réponse.

Mieux ou pis encore. Il a été dit officieusement, sinon officiellement, que la convocation régulière du Parlement serait différée jusqu'en novembre et peut-être même jusqu'en décembre.

D'autre part il serait question de reporter les élections législatives de l'an prochain, à deux ans !

Que vienne une circonstance critique dans l'ordre international, et l'affaire d'Abyssinie pourrait très bien l'amener, on peut envisager que, sous l'égide de la dictature actuelle, se forge une *Union sacrée* qui intégrerait, comme en 1914, les Gauches et les Droites dans un bloc patriotique commun. L'on sait déjà que les « communistes » ne

seraient pas les derniers, sur la pression formelle de Staline, à s'amalgamer à un gouvernement d'union sacrée, ayant pour mission, toujours comme en 1914, d'assurer le triomphe de la civilisation, du Droit, de la Justice, de la Liberté...

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il advienne, la situation matérielle du Proletariat ne cesse d'empirer. Et comme le marasme moral s'appesantit sur des réalités tragiques, le temps travaille pour la dictature. Nous y sommes d'ailleurs. Nous pouvons nous y enfoncer encore un peu plus. Nos « libertés » ne sont déjà plus que des tolérances, et nos « droits » des concessions précaires.

Voilà à quelle impasse nous a mené et nous mène, depuis vingt ans, l'odieuse politique de tricherie, de calculs, de paresse, de verbiage, de bourrage de crâne, d'avachissement.

Il se fait tard pour réagir.

Si nous pouvions seulement sauver l'honneur !

RHILLON.

# PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

XVIII

Philippe le Long, en mourant, n'a laissé que des filles. Par application de la loi salique la couronne passe, à nouveau, sur la tête d'un frère du roi défunt, troisième fils de Philippe le Bel : *Charles IV le Bel*.

Règne aussi bref que le précédent, 6 ans, et sans signe particulier. La lutte contre les usuriers qui, cette fois, étaient non plus des juifs mais des *Lombards* fut poussée activement. On les expulsa en masse et on confisqua leurs biens. Les financiers furent également traqués sans ménagement et l'on pourrait dire traités avec férocité. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que le surintendant des finances de Philippe le Long, *Gérard de Guelle* fut soumis à la question extraordinaire afin qu'il avoue l'origine suspecte de sa fortune. Il n'avoua rien et mourut dans les tourments. Son corps fut traîné dans les rues de Paris avant d'aboutir au gibet de Montfaucon. De telles exécutions monstrueuses ne sont point rares du temps des rois. Il y aurait erreur, croyons-nous, à les attribuer à un souci du bien public. Le plus souvent elles s'expliquent, si elles ne se légitiment pas, soit par une cabale d'opinion, un coup monté, soit par une vengeance particulière, un accès de jalousie furieuse chez un puissant, soit tout simplement par un motif de religion ou une raison d'intérêt ou d'Etat. Mais l'intérêt du peuple n'entraîne certes que fort peu en ligne de compte dans la « Justice du roi ». Et Charles IV en donna une belle preuve en levant de nouveaux impôts de compte à demi avec le pape, Jean X qui lui avait promis une couronne impériale en Bavière...

Cependant voici qu'il s'est passé à la cour d'Angleterre des événements qui auront bientôt leurs répercussions en France. *Edouard II* qui a épousé la fille de Philippe le Bel, Isabelle de France, est un roi faible et dissolu, qui vit entouré de favoris, haïs de toute la noblesse. La reine projette de mettre sur le trône, son fils, le futur *Edouard III*, qui va sur sa majorité. Elle a un amant, le comte de *Mortimer*, capable de tout et prêt à tout. Une conspiration se noue. Et Edouard II avec tous ses favoris est capturé. Les courtisans sont suppliciés. Le roi est abreuvé d'outrages et finalement mis à mort d'une façon atroce : on lui enfonça dans le fondement un fer rouge (1326).

Edouard III est monté sur le trône. Ce sera un monarque qui ne badine pas. *Mortimer* se croyant tout puissant, a mécontenté les nobles attachés à la fortune d'Edouard, et entre autres, le fidèle duc de Kent, *Mortimer* sera un beau matin tiré du lit de la reine et pendu sans forme de procès. Quant à la reine-mère, on la conduira en prison où elle mourra, au bout de 28 ans, sans que son ingrat de fils ait une pensée pour elle.

Un an après l'avènement d'Edouard III, Charles IV meurt sans héritier (1328).

La loi salique devait jouer pour la troisième fois en faveur d'un parent. La lignée des Capétiens directs venait de s'éteindre. Le candidat ne pouvait appartenir qu'à une branche collatérale : celle des Valois. Ce fut donc le fils de ce *comte de Valois*, frère de Philippe le Bel que nous avons vu exerçant la régence de Louis X le Hutin et faisant pendre Enguerrand de Marigny, qui prit la succession de Charles IV. Edouard III en conçut un vif dépit, car il prétendait avoir des droits de priorité sur le trône de France, par sa mère. Il ne reconnaissait pas la loi salique. De là sortit la guerre dite de *Cent ans*.

*Philippe de Valois* accédait au trône dans des conditions difficiles. Il était bien certain que l'Anglais ne lui laisserait ni paix ni trêve. Mais d'autre part, les grands féodaux qui, sur les marches de l'Ile de France, avaient repris leur liberté d'allure, marchandaient leur concours, ne l'accordaient que pour le reprendre à leur gré et passait d'un clan à un autre avec la plus grande désinvolture. Beaucoup de ces seigneurs étaient des ennemis déclarés de Philippe de Valois, mais ceux-là étaient sans doute moins à craindre que ses faux amis, dont les refus inattendus ou les trahisons pouvaient mettre le roi dans le plus cruel embarras.

Vers ce temps les Gantois secouèrent le joug du comte de Flandre protégé du roi de France. Un grand bourgeois, maître brasseur et échouin de la ville, *Jacques Van Artevelde*, avait pris la tête du mouvement. Il avait de grands plans en tête. De ce côté-ci on l'accuse d'avoir été l'instrument de l'Angleterre contre la France ; en Belgique il est honoré et statufié comme l'un des précurseurs de l'unité belge.

Philippe II prodigua le sang de ses guerriers pour rétablir la situation du comte de Flandre. Il eut affaire non seulement avec les Flamands, mais avec Edouard, le comte de Hainaut et des seigneurs français. Sa flotte envoyée au devant de celle des Anglais fut détruite au combat naval de *l'Ecluse* et quarante mille hommes périrent. A la suite de ce désastre une trêve fut conclue. Mais bientôt, sur le conseil du sire d'Harcourt, Edouard fit une descente en Normandie. Les troupes anglaises se portèrent alors sur Paris ; sur le point de l'atteindre, elles prirent le parti de retourner en Angleterre par la Picardie. L'armée de Philippe VI ou la chevalerie domina, se lança à leur poursuite. Elle les atteignit, pour son malheur, à *Crécy* en Ponthieu (1346). L'infanterie anglaise, appuyée par de l'artillerie, tailla en pièces l'armée des seigneurs dont très peu furent faits prisonniers. Parmi les morts se trouvait un frère du sire d'Harcourt précité qui lui combattait dans les rangs anglais. Ce deuil le détermina à venir se présenter au roi de France, la corde au cou. Il fut pardonné. Mais plus tard, le roi Jean, ayant fait décapiter Jean d'Harcourt, son neveu, comme complice des Anglais, l'oncle passe à nouveau dans les rangs adverses. On voit par ces épisodes combien alors la monarchie était contestée en France et combien les guerres étaient dépourvues de tout « sensationnel » dont on dit cependant que l'éveil date de Bouvines !

Continuant sa route après Crécy, Edouard III mit le siège devant Calais qui se rendit après avoir subi une terrible famine (1347). Tous les bourgeois de Calais abandonnèrent leur ville et furent largement indemnisés par le roi de France. L'épisode d'*Eustache de Saint-Pierre* se dévouant avec six bourgeois pour sauver la population se rapporte à la légende.

Philippe VI mourut en 1350 accablé de chagrin dit-on. Il n'eut pourtant pas que des malheurs. Ce qu'il perdait en territoires par des guerres il le gagnait d'un autre côté par des héritages. C'est ainsi que la Brie, la Champagne, le Roussillon, la ville de Montpellier et le Dauphiné furent intégrés au domaine royal. Le Dauphiné fut donné au roi de France à la condition que l'héritier de la couronne porterait le titre de *dauphin*.

RH.

(Voir la suite page 7.)



ple : des morts, des éclopés, des emprisonnés...

Les chefs du Front populaire ont eu, face à ces événements une attitude passablement ignoble. Ils ont accusé les provocateurs, les éléments de désordre, la lie de la population, les apaches, etc..., justifiant ainsi, non seulement les assassinats commis, non seulement les excès de la répression, mais donnant aux agents de l'ordre, les prétoiriers, etc..., un encouragement à taper plus dur dans d'autres circonstances.

Non seulement les prétoiriers ont été excusés et absous, mais une campagne des journaux de gauche : *l'Œuvre*, *le Populaire*, *l'Humanité*, *le Peuple*, les a représentés comme de « braves gens » et même comme les frères des travailleurs...

Entre temps, le gouvernement s'était empressé, par l'attribution de primes, de compenser l'effet des réductions dues aux *décrets-lois*, pour tous les agents de la force publique que, dans leur simplicité, les manifestants de l'Opéra croyaient pouvoir attirer à eux aux cris de : la police avec nous !...

La tactique du Front populaire s'explique d'elle-même. Il est incapable, en ce moment de chasser Laval et d'occuper le pouvoir. Il ne le veut pas même. Sans programme, sans plan de réalisation, constitué par des politiciens de diverses provenances qui tirent à hue et à dia, et n'ayant dans les masses aucun appui profond, guetté et surveillé par les ligues fascistes qui l'impressionnent, il met tous ses espoirs dans la légalité constitutionnelle, dans les élections. Un mouvement de rue, voire une grève générale ne servirait aucunement ses intérêts et il serait à craindre au contraire qu'ils ne se traduisent par une défaite. Rien n'empêcherait aujourd'hui le gouvernement dictatorial de Laval, appuyé par toutes les puissances économiques, financières, par le Comité des Forges et par toutes les ligues de coffrer tous les états-majors du Front populaire et d'interdire la parution des journaux. On peut penser que la menace a dû être

## DES JEUNES QUI N'ONT PAS D'ŒILLÈRES

C'est des jeunes socialistes récemment exclus qu'il s'agit. Venus après guerre au socialisme, nourris d'un antimilitarisme qui se manifestait à chaque écrit des leaders du mouvement, ils ont conçu pour la guerre une haine justifiée.

Mais il s'est trouvé qu'au nom de « nécessités politiques » les chefs furent moins catégoriques sur le chapitre de la défense nationale. Récemment, à la Chambre, ils furent même amenés à déclarer qu'ils ne seraient pas hostiles à la défense de la patrie, reniant en cela leur doctrine qui dit qu'en régime capitaliste il ne peut y avoir de défense nationale. Or, ces jeunes qui seraient acteurs dans la prochaine dernière jugent en ces termes l'action de leurs vieux bonzes de chefs.

— Que nous reproche-t-on, exactement ? D'être demeurés fidèles aux enseignements que nous recevions de nos aînés il y a peu de temps encore ! Les manifestations de « Front Populaire » ont troublé la tête des leaders de la S.F.I.O... La doctrine, pour eux, est passée au second plan... ILS NE REVENT PLUS QUE DE SUCCES ELECTORAUX, acquis coûte que coûte, par des procédés sans gloire. Plus d'antimilitarisme autrement que par des formules qu'on oublie aussitôt qu'elles sont prononcées. Plus de lutte de classe dès qu'apparaît l'espoir, souvent chimérique, de séduire quelque fraction de la moyenne bourgeoisie. Un souci constant de reconstituer en 1936 une majorité parlementaire destinée à se disloquer dès le premier choc contre le capitalisme... Nous le répétons, ce n'est pas pour cela que nous sommes venus au socialisme.

Nous leur disons bravo ! car les mauvais bergers ont permis la faillite de 1914 et il est bien que des jeunes se refusent à subir le sort d'aînés dont de mêmes chefs disaient :

Partez, et gardez vos armes pour faire la révolution. Or, ils n'ont pas gardé leurs armes ni fait la révolution. Souvenez-vous, jeunes travailleurs.

## A SAINT-DENIS

Nous avons manifesté notre scepticisme quant aux résultats que pourraient donner l'initiative prise par la *Révolution prolétarienne* de réunir divers groupements et personnalités en vue d'accomplir du bon travail contre la préparation à la guerre. Nous disions que l'accord, fût-ce sur un point particulier, ne peut se faire qu'entre hommes ayant une convergence de vues d'ensemble.

Or, la conférence ayant eu lieu, et les comptes rendus ayant été publiés, nous pouvons juger que notre scepticisme était fondé.

En effet, ce qui s'est passé à Saint-Denis apporte la démonstration vivante que là où il n'y a pas unité de vues, il n'y a pas de possibilité de travail en commun lorsque ce travail implique justement une parfaite harmonie des esprits.

Venus de tous les points de l'horizon et des antipodes, des « militants » qui ne se peuvent voir en effigie, qui ne se peuvent supporter, prennent contact et livrent assaut à une tribune où l'avantage est non pas à celui qui discute posément, qui apporte des arguments, qui raisonne, mais à celui qui crie le plus fort ou qui a la plus grande facilité d'élocution. (Le diable sait que nous ne manquons pas d'orateurs à Paris.)

Qu'arriva-t-il ? On se bouffa le nez.

C'est tout ce qu'on a fait à Saint-Denis.

## RÉDACTION

« LA CONQUETE DU PAIN »

39, Rue de Bretagne, 39

PARIS (III<sup>e</sup>)

## ADMINISTRATION

F. PLANCHE

C.c. Postal : Planche 1807-50 Paris

## ABONNEMENT :

France :	Un an.....	24 fr.
—	6 mois.....	12 fr.
—	3 mois.....	6 fr.
Etranger :	Un an.....	32 fr.
—	6 mois.....	16 fr.

\*\*

LES PANTINS SINISTRES



La Guerre en Afrique est-elle proche ?

C'est la question que chacun se pose aujourd'hui avec un sentiment d'angoisse légitimé par plusieurs raisons. L'on a toujours tendance à croire que les choses s'arrangent pacifiquement, d'autre part l'Angleterre paraissait vouloir empêcher cette aventure dont nul ne peut préjuger des résultats. Or, les choses ne s'arrangent pas la S.D.N. est impuissante ; la France donne l'impression de ne vouloir rien faire ; l'Angleterre, que les Dominions ne veulent pas suivre dans une telle aventure, « semble » abandonner toute idée de sanctions ; quant à Mussolini il veut « sa » guerre. Il la veut non pas pour obtenir de simples avantages économiques en Ethiopie, mais pour l'annexer purement et simplement.

La presse anglaise, qui semblait unanime contre l'entreprise mussolinienne, tient maintenant un autre langage, elle ne veut pas la guerre, ne pouvant contraindre l'Italie par le truchement de la S.D.N., elle se refuse à aller jusqu'au bout de sa protestation.

« Des sanctions faibles — dit « L'Observer » — ne signifient rien. Des sanctions fortes signifient la guerre. Le peuple anglais n'ira pas, par sa politique, précipiter la venue d'une guerre encore plus étendue.

« Toute tentative sérieuse en ce sens briserait de fond en comble le système politique de notre pays. »

« Contre une Angleterre isolée dans son action en Méditerranée l'Italie est la plus forte, grâce à une concen-

tration de forces aériennes dont la supériorité est écrasante. Où est alors la maîtrise de la mer ? Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que nos bons amis italiens aient la tête un peu tournée : « pour le moment, « ils ont barre sur nous ». De Gibraltar à Aden, nous ne pourrions par nos seuls moyens, tenir aujourd'hui contre eux la route des Indes. »

Même son de cloche dans la majorité des journaux jusqu'aux travailleurs qui approuvent le gouvernement et déclarent :

« Le parti travailliste appuiera indiscutablement le gouvernement s'il décide de recourir à des sanctions afin d'empêcher l'agression italienne en Ethiopie. »

Doit-on croire toutes les déclarations pacifiques de la presse d'un pays qui est intéressé au premier chef à ce que l'Abyssinie ne tombe pas aux mains des Italiens ?

Si l'Angleterre laissait libre l'Italie, son prestige serait sérieusement atteint, elle n'effrayerait plus ; les autres nations la regarderont avec moins de crainte, elle serait moralement vaincue.

Ce n'est pas que nous voudrions la voir relever la menace italienne et s'engager dans une guerre. Loin de nous cette pensée. Mais une telle attitude passive est si contraire à ses intérêts et à ses pratiques habituelles que son détachement pour une entreprise qui serait vitale pour elle nous laisse incrédule. Mais elle dispose d'autres moyens économiques et di-

plomatiques dont la Bourse et la politique internationale traduiront les effets.

L'affaire n'est pas faite encore. L'Italie a des centaines de milliers d'hommes à pied d'œuvre ; elle a fait des routes, établi des bases aériennes, préparé son offensive, mais cela ne suffit pas. Des convoitises peuvent se manifester et des concours imprévus être apportés au négus, car l'Abyssinie n'est pas le désert qu'on se plaisait à nous présenter et un article de « Paris-Midi » du 26 août nous présente maintenant l'Ethiopie comme un pays de cocagne au sol et au sous-sol immensément riches.

« La richesse frappe d'autant plus qu'elle ne fait qu'affleurer. Pas de prospérité : des réserves. Un grignotage de trésors. L'avenir est entier. »

Le coton y pousse comme mauvaise herbe et on y trouve de l'or, de l'argent du platine.

Quand l'Abyssinie était considérée comme une contrée désertique peu favorable, impropre même à la culture, on laissait le négus en paix. Or : (1)

« Il y a peu de Blancs pour montrer ce que rendrait l'exploitation dirigée. Laissez-moi pourtant citer un exemple.

« Une Française s'est chargée de la station thermale d'Ambo pour le compte de l'Empereur. Se fixant à l'étranger, elle a fait signe à ses parents. De braves gens qui vivaient retraits à Saint-Nazaire. Ils sont venus. Pour s'occuper, ils se sont attelés à un morceau de terre, au pied de hauteurs en pente douce. Terre rougeâtre comme ferrugineuse ; travaillée, elle éclate en mottes chocolat. Et ce fut Barga... Barga, échantillon de ce qu'on pourrait réaliser en Ethiopie. Barga, carré de quelques hectares, découpé en plein bled, où tout pousse à présent. J'y ai mangé des fraises des fruits variés, savouré des légumes de chez nous, tandis qu'au versant opposé coulait le blanc chapelet des éternelles caravanes, avec leurs bêtes efflanquées et leurs pauvres vieux produits. »

Le trop-plein de population agricole de l'Italie aurait donc là la possibilité de s'installer et de vivre, ce serait une atténuation sinon un remède à la crise que traverse l'Italie. Mais là Mussolini fait un calcul de dupe, car si la conquête traîne en longueur ce sera des dépenses élevées que la situation économique de l'Italie ne pourra pas couvrir.

En fin de compte il aurait travaillé non pour ses chômeurs, mais pour ceux qui lui consentiront des emprunts, c'est-à-dire pour la finance franco-anglaise. Somme toute cette hypothèse nous aiderait à comprendre l'attitude anglaise dont le gouvernement tiendrait malgré tout le bon bout.

De toute façon l'éventualité d'une guerre demeure entière et le négus sera finalement la proie de cannibales blancs qui ajouteront une page rouge à leur Histoire.

P.S. — Au moment où nous mettons en pages on annonce l'envoi de forces anglaises navales et aériennes dans la Méditerranée, à Malte et à Alexandrie. D'autre part Mussolini menace pour le cas où des forces anglaises fermeraient le canal de Suez. Les craintes demeurent, accrues même, car il ne semble faire de doute pour personne que la guerre italo-abysinie puisse être évitée.

(1) Paris-Midi déjà cité.

NÉGRIS BLANCS

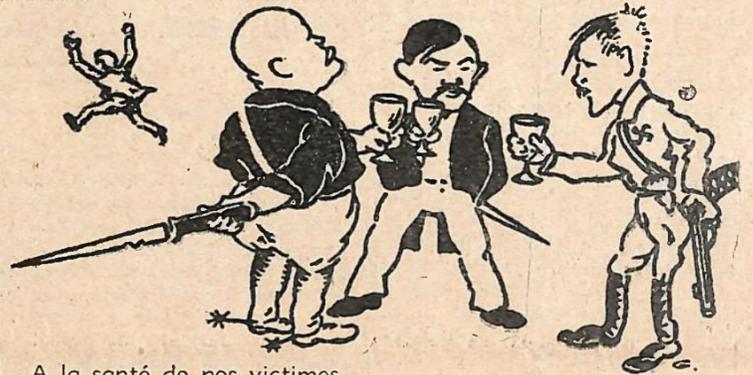
Lorsqu'il s'est agi après la guerre de recruter le complément de main-d'œuvre pour faire face aux nombreuses offres d'emploi qui ne pouvaient être satisfaites, une société fut créée pour aller quêrir à l'étranger une main-d'œuvre qui faisait défaut sur notre marché du travail. La Société Générale d'Immigration qui fut créée à cet effet le 7 mai 1924, introduisit en France 325.000 travailleurs étrangers et leurs familles.

Ces 325.000 travailleurs eurent l'affectation suivante : 104.000 à l'agriculture, 125.000 aux houillères, 36.000 aux mines de fer et 60.000 aux autres industries diverses.

Fondée sous l'égide des grands groupements patronaux, la Société réalisa un bénéfice minimum de 80 francs par unité transportée, soit 80 x 500.000, soit 40 millions de francs.

Il y aurait là matière à enquête sérieuse. Quant à ces négriers, ne pourrait-on pas purement et simplement confisquer les profits qu'ils ont ainsi réalisés ? et les attribuer aux fonds de chômage puisque le chômage est aujourd'hui un des effets d'une surproduction dont ont profité ces trafiquants.

LES AFFIDÉS



A la santé de nos victimes

LA PREPARATION A LA GUERRE SANS LA RESISTANCE DU PEUPLE - POURQUOI ?

(Suite)

Malheureusement ce sont justement ces organisations pour le combat pour la paix qui sont faibles puisqu'elles n'ont jamais eu l'aide des autres mouvements « pacifistes ». Les idées de l'action directe et du sabotage de la préparation à la guerre, à la production des armements, n'ont pas encore pu atteindre les masses.

C'est surtout l'empêchement de la guerre qui est de l'importance principale. Une action après l'éclatement de la guerre est trop tard. Ce qu'on n'a pas fait contre la préparation de la guerre, on ne pourra pas le rattraper après.

Si l'Etat a pu déclencher une guerre, la résistance arriverait trop tard ; non qu'il ne s'agirait plus dans ce moment de faire des actions antimilitaristes, bien au contraire, mais c'est l'action antimilitariste sous les moindres chances de réussite.

III. — L'Autorité, l'Etat et le Combat contre la Guerre.

Comment se fait-il que, actuellement, toutes les organisations de la paix soient sans aucune influence sur le peuple, au moment où leur activité serait de la plus haute importance ?

La réponse à cette question peut faire voir les fautes commises dans le passé pour les éviter à présent et pour sauver pour l'avenir ce qui est encore à sauver.

De cette question s'occupe Runham Brown, le secrétaire de l'Internationale des Réfractaires à la Guerre dans un article intitulé « Comment faut-il résister à la guerre ? » publié dans l'hebdomadaire belge *Le Rouge et le Noir* (6 mars 1935). Il y expose les considérations éminentes suivantes :

« La puissance de résistance contre la guerre se trouve dans l'idée. Le danger de la guerre est dans la croyance en des idées fausses. La puissance de pouvoir empêcher la guerre est dans la croyance d'une idée juste. Cette idée ne doit pas être seulement prêchée par des mots ; elle doit être exercée dans la vie, dans la pratique... Cinquante pour cent de tous les soldats du monde préféreraient refuser le service militaire s'ils osaient... »

« Le mot de « révolution » fait peur à la plupart des gens. Ils voient en pensant à ce mot des barricades dans les rues, des ouvriers armés de cannes, de pierres et d'ar-

mes essayant de tenir contre des mitrailleuses et tombant à la fin — c'est-à-dire une inutilité sanglante qui n'aboutit à rien... Mais la révolution pour laquelle le réfractaire à la guerre combat, ne se fait pas d'une telle manière. Quand même elle ne sera faite que par la rébellion, c'est-à-dire par le refus personnel et par la résistance passive contre l'autorité. »

Dans ces mots se trouve le point essentiel du problème entier, dont la solution va nous montrer comment il se fait que nous voyons une préparation gigantesque à la guerre sans la résistance des peuples. Pour la première fois un pacifiste en soi reconnaît que le refus à la discipline et la résistance passive contre l'autorité de l'Etat sont la question essentielle pour le combat contre la guerre. C'est un fait nouveau dans le mouvement du pacifisme ; jusqu'à maintenant ce n'était que l'anarchisme qui avait constaté et prouvé cela. Jamais avant le pacifisme n'a voulu reconnaître que la lutte contre la guerre ne resse qu'une grimace sans la lutte contre le principe de l'autorité.

Presque tous les pacifistes ont la fausse opinion qu'on pourrait combattre la guerre sans attaquer l'Etat et ils s'adressent aux gouvernements pour qu'ils abolissent le militarisme en méconnaissant le fait que l'Etat représente l'autorité et le militarisme, la guerre n'est qu'une question de conservation de soi-même.

Il faut dès maintenant bien comprendre : C'est cette erreur des pacifistes envers le principe de l'Etat qui est la cause déplorable que les gouvernements divers peuvent préparer la guerre sans se heurter à la résistance du peuple.

Les pacifistes ont méconnu l'Etat et le principe d'autorité. Ils n'ont pas compris que la guerre n'est pas une chose isolée de l'Etat ; mais le moyen dont dispose l'Etat pour garder sa souveraineté dans tous les autres domaines de la vie.

Runham Brown a bien raison en disant que 50 % de tous les soldats n'osent pas refuser le service ; moi je peux dire à juste titre aussi que 90 % de tous les pacifistes n'osent pas s'opposer à l'autorité de l'Etat. Comment le demander aux masses du peuple ? Les pacifistes n'ont rien fait pour libérer l'esprit du peuple de sa foi en l'Etat. On ne peut pas combattre une chose

qu'on considère de l'autre côté comme une déesse supérieure qui doit apporter le salut...

La plupart des pacifistes reconnaissent l'Etat comme une sainte nécessité pour la sauvegarde individuelle dans la vie, tandis que l'Etat n'est pas du tout une nécessité pour le maintien de l'ordre dans la société ; l'Etat n'est pas du tout une sauvegarde de la vie et du bien de l'individu, bien au contraire. Mais on ne peut pas reconnaître la nécessité de l'Etat au temps de la « paix » et vouloir refuser à ce même principe quand on croit bon le secours au temps où ce principe est attaqué et en danger... Ce n'est pas logique et cela ne peut pas être compris par les masses. Ces pacifistes eux-mêmes renoncent souvent à leur pacifisme en reconnaissant les raisons de l'Etat et en reconnaissant la nécessité d'une « défense du pays ». C'est logique car on ne peut pas nier que celui qui reconnaît la nécessité de l'Etat pour la société, doit reconnaître aussi que l'Etat est la sauvegarde de la défense de la nation, de la patrie dans le sens des gouvernants. C'est pourquoi par cette erreur fondamentale le navire de l'idée de la paix s'écroule.

Il n'y a que l'anarchisme qui peut nier avec logique tout nationalisme et la défense de la nation en niant l'autorité et l'Etat en soi. Les décisions dans les conflits des gouvernements ne l'intéressent qu'indirectement et les anarchistes réservent leur force pour combattre les causes de la guerre, sans gaspiller leur force au service de l'un ou de l'autre gouvernement.

Les pacifistes qui ne nient pas et ne combattent pas le principe de l'autorité en soi comme l'auteur de tous les maux, se tuent eux-mêmes. Ils n'apprennent pas aux masses à voir le mal dans l'autorité. Comment alors ces masses peuvent-elles en cas de guerre refuser la discipline et faire une résistance passive ?

Dans ce fait repose aussi le secret de la victoire du fascisme partout. Pendant des dizaines d'années le marxisme a inculqué aux ouvriers la nécessité de l'Etat, la nécessité de prendre le pouvoir et même de la dictature et de la supériorité de la centralisation, politiquement, économiquement et spirituellement. Le fascisme en a pris la conséquence pour lui. Les peuples se plient devant la violence des dictateurs fascistes, parce qu'ils n'ont rien appris d'autre par leurs chefs de partis.

Et pour cette même raison, il n'y a pas cette grande et forte organisation des masses qui combattrait la préparation à la guerre des gouvernements divers, qui s'élèverait activement contre leur autorité. Le manque d'un grand mouvement de l'anarchisme, soutenu par le pacifisme, prend sa terrible revanche.

(A suivre.)

Pierre RAMUS.

# la vie économique et sociale

## UN COMITÉ ECONOMIQUE qui risque de nous coûter cher

Pour compléter sa besogne de redressement financier, un nouveau comité économique vient d'être constitué par le gouvernement Laval.

La tâche principale de ce comité sera de modifier notre système douanier pour que le commerce et l'Etat, bien entendu, puissent en tirer de plus amples avantages. D'ailleurs Georges Bonnet, l'actuel ministre du commerce en a proclamé la nécessité dans un récent discours lorsqu'il disait : « Il ne s'agit pas seulement de la revision méthodique et complète de notre tarif douanier, qui doit mettre à notre disposition un instrument adapté aux conditions économiques actuelles et faciliter considérablement nos négociations internationales. Nous vous demandons encore de nous apporter toutes les propositions de nature à favoriser l'activité économique de la France. »

Dans cette intention on a composé le comité de techniciens des questions économiques et commerciales qui sont : M. Ch. Rist, gouverneur honoraire de la Banque de France ; M. Duchemin, président de la confédération de la production française ; M. Jules Gautier, président de la confédération des associations agricoles et M. Briat qui représente les coopératives de production. Un seul des membres de ce comité — le dernier nommé — représente la production et les intérêts ouvriers ; les autres représentant la Banque, le Commerce, l'Industrie.

Ces hommes ont été choisis en dehors du parlement pour laisser croire que la politique ne pourra manifester son influence sur leur jugement ; c'est peut-être vrai en principe, mais en fait ! Un Ch. Rist parlant au nom de la Banque, un Duchemin au nom de la Production française ont plus de poids sur la destinée d'un peuple et les lignes générales de sa politique qu'un éphémère ministre qui va pérorer dans les comices agricoles ou les banquets dominicaux ; il est donc vraisemblable que leurs suggestions seront retenues, car ils représentent les forces maîtresses présentement du pays : le capitalisme et la production, auxquelles est soumise sans conteste la politique du pays. Il va donc s'attaquer, ce comité, à ces fameux droits de douane remaniés toujours et qui ne satisfont jamais.

Il ne s'agit pas pour lui d'élaborer de vastes programmes qui s'ajouteront à tous ceux qu'on a déjà pu présenter, mais de proposer des mesures précises. Elles devront tendre d'abord, dit-on, au remplacement dans toute la mesure du possible — et sans que la production nationale soit menacée — des contingents par de nouveaux droits de douane.

La situation économique générale est telle que les pays en arrivent à se faire une concurrence effrénée. On a beau mettre des barrières énormes se montant parfois à des chiffres qui décuplent la valeur du produit ; rien n'y fait, la répercussion sur le marché de ces mesures crée les difficultés intérieures que subissent les consommateurs. Or la cause de ce décalage des prix à l'usine — prix de revient — et des prix de vente rend impossible l'écoulement des produits et provoque le stockage.

Pour protéger des prix de revient élevés on taxe donc à la frontière

les produits étrangers offerts à bas prix ; à ce moment interviennent des producteurs étrangers lésés par les mêmes mesures. Au lieu d'aérer le marché on l'étouffe, et cela au détriment des producteurs-salariés, des consommateurs.

Le gouvernement attend donc des mesures à venir divers avantages.

Pour les importateurs (c'est-à-dire pour le gros négoce) :

Davantage de stabilité, les droits n'étant pas modifiés périodiquement comme les contingents.

Davantage de liberté dans le choix des pays fournisseurs qui pourraient se guider uniquement d'après les considérations commerciales, autrement dit constitution de blocs économiques forcement rivaux.

Davantage d'égalité et de moralité.

Quant à la moralité du commerce c'est là un élément vraiment nouveau. On n'a jamais vu un commer-

## OU PRENDRE L'ARGENT POUR LES CHOMEURS Charbonnages du Nord

Parmi les sociétés qui se tirent particulièrement bien de la crise, les charbonnages du Nord semblent en bonne posture. Nous avons tenu à donner publicité d'une partie du bilan pour montrer que les réserves amortissements, provisions et profits forment un chiffre impressionnant. A une époque où l'on rogne les salaires de famine, il serait justice de saisir ce superflu, qui représente du travail accumulé et de le faire circuler. Ces 16 compagnies ont ensemble plus de 4 milliards d'immobilisations, c'est-à-dire de quoi payer 350.000 ouvriers pendant un an. On se rendra compte aussi que les charbonnages forment un groupement formidable par le jeu des participations et interpénétrations des sociétés. Leur puissance dans l'Etat moderne est immense du fait qu'on retrouve les mêmes hommes aux postes importants de la vie économique du pays.

(en milliers de francs)

**Mines d'Anzin.** — Capital 222.500, réserves et amortissements 703.706, profits et pertes 7.842. — PARTICIPATIONS : Forges et Aciéries de la Marine; Produits Chimiques Anzin-Kuhlmann; Société Ammonia; Carburants et Produits de Synthèse; Transport de Gaz de Fours à coke; Electricité de la Région de Valenciennes à Anzin; Société Française de Halage; Société Amiénoise des Chantiers Anzin-Bruay; Société Africaine d'Importation de Charbons et Briquettes du Nord.

**Mines d'Aniche.** — Capital 164.000, obligations 5.100, réserves et amortissements 138.065, profits et pertes 34.309. — PARTICIPATIONS : Société de la Grande-Paroisse; Société du Douais; Denain-Anzin.

**Mines de Lens.** — Capital 225.000, réserves et amortissements 1.108.777, profits et pertes 29.241. — PARTICIPATIONS : Société Houillère de Sarre et Moselle; Forges et Aciéries du Nord et de l'Est; Compagnie Electrique du Nord; Finalens; Matériaux de Construction de la Loïse; Huiles Goudrons et Dérivés; Union des Mines.

**Mines de Vicoigne, Nœux et Drocourt.** — Capital 180.000, emprunts 11.757, réserves et amortissements 415.248, profits et pertes 20.117. — PARTICIPATIONS : Compagnie Electrique du Nord; Electricité du N.-O.; Union des Mines etc., etc.

**Mines de Courrières.** — Capital 220.000, obligations 145.375, réserves et provisions 265.110, profits et pertes 24.660. — PARTICIPATIONS : Société Houillère de Sarre et Moselle; Matériaux de Construction de la Loïse.

cant se payer selon le tarif syndical moyen des ouvriers de sa région. Les règles commerciales les plus orthodoxes enseignent de gagner de l'argent en achetant le meilleur marché possible et en vendant au plus haut prix. Le commerce se situe hors de la morale, il voisine la jungle, car dans la recherche du profit il n'y a ni pitié, ni sentiment, ni justice.

Avec ces nouvelles mesures, l'Etat y trouverait son compte, car la différence entre le bas prix d'achat étranger et le haut prix de vente intérieur des produits protégés passerait, sous forme de droits de douane, dans les Caissees publiques ; mais il fera la vie plus chère.

Les contingents qui gênent certains intérêts seront supprimés c'est probable, mais s'il apparaît nécessaire d'en établir de nouveaux, soyons certains qu'on n'hésitera pas à le faire.

En fin de compte attendons-nous à voir augmenter les droits sur les denrées essentielles et de consommation courante et diminuer ceux qui ne touchent pas la vie économique en général. On aura aménagé à nouveau les tarifs douaniers de telle sorte que le coût de la vie en sera augmenté. — N.

**Mines de Bruay.** — Capital 3.000, obligations 121.187, réserves 46.494, profits et pertes 109. — PARTICIPATIONS : Société d'Electricité du N.-O.; Société Béthunoise d'Eclairage et d'Énergie, etc., etc.

**Mines de Marles.** — Capital 208.000, obligations 8.858, réserves et amortissements 42.857, crédetes 32.040, profits et pertes 31.542. — PARTICIPATIONS : Cokeries de la Seine; Société Béthunoise d'Eclairage; Produits Chimiques Marles-Kuhlmann; Compagnie Electrique du N.-O.; Compagnie Electrique du Nord.

**Mines de Dourges.** — Capital (verse) 79.875, réserves et amortissements 86.213, profits et pertes 19.586. — PARTICIPATIONS : Société Régionale de Distribution de gaz de fours à coke; Société Ammonia; Huiles, Goudrons et Dérivés; Compagnie Electrique du Nord; Sarre et Moselle; Hauts Fourneaux de Saulnes; Carburants et Produits de Synthèse.

**Mines d'Ostricourt.** — Capital 36.000, réserves et amortissements 168.967; obligations et crédetes 56.742, profits et pertes 14.143. — PARTICIPATIONS : Cokeries de Seine; Compagnie Générale d'Electricité; Union Houillère et Electrique; Charbon Belge de Forte-Taille.

**Société houillère de Liévin.** — Capital 91.854, obligations 52.883, réserves et amortissements 519.405, compte d'ordre 35.444 profits et pertes 4.947. — PARTICIPATIONS : Houillères de Sarre et Moselle; Compagnie Fermière de Mines de l'Etat Polonais; Union de Mines; L'Ammoniaque de Liévin; Huiles, Goudrons et Dérivés; Union Chimique et Minière.

**Mines de Carvin.** — Capital 3.945, réserves 24.071, profits et pertes 4.325. — PARTICIPATIONS : Houillères de Sarre et Moselle, Mines de Haute-Silésie. (Pas d'affaires de produits chimiques.)

**Mines de l'Escarpelle.** — Capital 4.618 obligations 6.658, réserves et amortissements 91.488, profits et pertes 6.001. — PARTICIPATIONS : Houillères de Sarre et Moselle; Société Fermière des Mines de l'Etat Polonais.

**Mines de Houille de la Clarence.** — Capital 10.500, réserves et amortissements 9.363, profits et pertes 1.247. **Compagnie de Béthune.** — Capital 129.000, réserves et amortissements 553.838 obligations 9.783, profits et pertes 17.157.

**Société houillère de Thivencelles.** — Capital 20.000, obligations 14.839, réserves et amortissements 16.394.

**Mines de Houille de Ligny-èz-Aire.** — Capital 18.000, Emprunt Crédit National 3.000 réserves et amortissements 6.321, profits et pertes 3.

## D'UN FAIT DIVERS

Dernièrement un drame de l'intérêt attirera l'attention. Un huissier, commis à la requête d'une de ces sociétés spécialisées dans les prêts, se présenta au domicile d'une famille de cultivateurs pour lui réclamer quelques centaines de francs. La discussion assez vive tourna à l'aigre; au cours de la dispute l'huissier fut blessé gravement; il mourut peu après dans une grange où le corps fut trouvé.

A part une ou deux voix discordantes, l'affaire fut présentée à l'opinion par la grande presse « indépendante » comme un crime vulgaire une manifestation d'intérêt sordide dont on se plaît à parer l'âme paysanne.

Les faits tels qu'ils furent généralement présentés, s'ils sont vrais en réalité, sont dénaturés car on a relaté le crime sans en donner les mobiles.

Cette affaire est une affaire d'argent. Cette famille de cultivateurs, gênée, eut recours aux services d'un de ces innombrables philanthropes qui, dans les colonnes de la presse indépendante, offrent aux gens dans le besoin des prêts variant de 5.000 à 500.000 francs et souvent plus sur des garanties... morales.

Quelqu'un un peu averti flairerait l'escroquerie, la combine, l'expédient d'hommes pour qui toutes les branches de l'activité sociale sont autant de moyens de « débrouillage » que le régime tolère. Ces sociétés qui n'ont peut-être pas un sou vaillant en caisse cherchent des gens dans la gêne et les capitalistes ayant des fonds imployés; ils prélèvent sur les uns et les autres des profits que l'emprunteur solde en fin de compte.

Le prêt sollicité n'ayant pas trouvé par ces intermédiaires de publicité le philanthrope escompté ces gens d'affaires adressèrent la note au tarif des annonces plus un « honnête » courtage à ces miséreux qui croyaient dans leur candeur à la véracité, à l'honnêteté d'une publicité dont ils attendaient le salut.

Or, le prêt ne vint pas. A sa place ce fut une invite à payer huit cents francs environ pour frais de démarches, de dossier et d'annonces. Essayons de comprendre les réactions de cette famille de cultivateurs conduits à la famine malgré un labeur écrasant par une crise économique dont les causes leur échappent, mais dont ils subissent les effets. Elle croit qu'un prêt consenti par les messieurs de Paris les sauvera. Or, au lieu de l'argent escompté c'est l'huissier qui se présente; l'huissier, la bête noire du miséreux, l'épouvantail que le propriétaire agite aux yeux du pauvre. Ainsi donc, au lieu du secours attendu — qu'ils n'espéraient pas gratuit d'ailleurs — c'est l'officier ministériel — opérant, ne l'oublions pas au nom de la loi — qui vint se présenter pour exiger le paiement de la somme réclamée par des affairistes.

Il est difficile en certaines circonstances de maîtriser sa colère; nous ne nous réjouissons jamais de la mort d'un homme, fût-il huissier, mais imagine-t-on ce qui peut passer dans la cervelle d'un individu qui croyant être aidé se trouve ainsi opprimé, dépeuplé sans que rien le protège puisque, à la requête de quiconque, honnête homme ou coquin, un officier ministériel qui opère sous l'autorité de l'Etat vient lui demander des sommes qu'il ne doit pas?

L'intérêt, le sentiment de l'injustice qu'il subit dominant alors le raisonnement et c'est le geste instinctif de l'individu qui pour se défendre se préserver d'un tort qu'on lui cause a

recours à la force, au geste de violence de l'homme primitif, réservant ainsi à des irresponsables un courroux justifié.

Le malheur en la circonstance fut que la victime s'adressât à un innocent. Il est difficile dans ces sortes d'affaires d'exprimer son courroux aux vrais responsables qui opèrent toujours par personnes interposées. Pourtant l'Etat est censé contrôler l'activité de ces groupements qui sèment des ruines aussi profondes que nombreuses. Or, il ne poursuit jamais, bien que le Parquet de la Seine soit saisi de nombreuses plaintes de ce genre. Mais peut-être la mort de cet huissier attirera-t-elle l'attention de tous ceux qui considèrent que la misère ne doit pas être exploitée par ces charognards qui trouvent dans la presse un allié qui racole une clientèle trop crédule leur permettant de continuer la série de leurs exploits.

## LA CONCENTRATION INDUSTRIELLE

Le tableau, que nous devons simplifier, donne, pour chacune, la production de fonte (en milliers de tonnes) et le capital social (en millions de francs) :

Sociétés	Fonte prod.	Capital social
Les Petits-fils De Wendel	893	117.180
Sté Métall. de Knutange	498	75.000
Acier. de Rombas	560	150.000
Union des consommateurs (Hagonange)	394	105.000
De Wendel et Cie.	443	80.000
Ac. de Micheville.	351	75.000
Ac. de Longwy...	345	131.250
Sté de la Providence	390	86.000
Comp. de la Marine et d'Homécourt.	315	180.000
Société de Senelle-Maubeuge	276	67.500
Hts fourneaux de la Chiers	308	60.000
Châtillon - Commentry-Neuves-Maisons	360	45.000
Sté Lorraine Minière et Métallurgique	178	100.000
Acier. de Pompey	193	60.000
Société de Nord et Lorraine	131	80.000
Hauts fourneaux de Saulnes	204	11.000
Hauts fourn. de Pont-à-Mousson.	299	40.000
Sté Minière des Terres Rouges..	124	20.000
Sté d'Aubrives et Villerupt	76	27.000
Sté de Montataire et de la Sabre	64	50.000
Acier. de Denain et d'Anzin	394	62.000
Acier. du Nord et de l'Est	471	137.000
Acier. de Firminy	59	105.000
Acier. de Paris et d'Outreau	52	13.000
Schneider et Cie.	71	100.000
Sté Métall. de Normandie	323	136.307
Hts fourneaux de Rouen	62	15.000
Hts fourneaux de Chasse	15	8.000
Ensemble des 28 sociétés	7.889	2.136.237

(1) N° du Peuple du 24 août.

# L'ENTR'AIDE

L'entraide parmi les sauvages

(Suite)

On pourrait écrire bien des pages intéressantes sur l'harmonie qui règne dans les villages polynésiens des îles du Pacifique. Mais ils appartiennent à une phase plus avancée de la civilisation. Aussi, prendrons-nous maintenant nos exemples à l'extrême Nord. Cependant, il faut encore mentionner, avant de quitter l'hémisphère Sud, que même les Fuégiens, dont la réputation était si mauvaise, apparaissent sous un jour bien meilleur depuis qu'ils commencent à être mieux connus. Quelques missionnaires français qui sont restés parmi eux « n'ont connu aucun acte de malveillance dont ils puissent se plaindre ». Dans leurs clans, composés de cent vingt à cent cinquante personnes, les Fuégiens pratiquent le même communisme primitif que les Papous ; ils partagent tout en commun, et traitent très bien leurs vieillards : la paix règne parmi ces tribus (86).

Les Esquimaux et leurs congénères les plus proches, les Thlinkets, les Koloche et les Aléoutes sont les exemples les plus rapprochés de ce que l'homme peut avoir été durant la période glaciaire. Leurs outils diffèrent à peine de ceux de l'homme paléolithique, et quelques-unes des tribus ne connaissent même pas la pêche : ils percent simplement le poisson avec une sorte de harpon (87). Ils connaissent l'usage du fer, mais ils le reçoivent des Européens ou le trouvent sur des vaisseaux naufragés. Leur organisation sociale est très primitive, quoiqu'ils soient déjà sortis de la phase du « mariage communal », même avec les restrictions du clan. Ils vivent par familles, mais les liens de la famille sont souvent rompus ; les maris et les femmes sont souvent échangés (88). Les familles, cependant, demeurent réunies en clans, et comment pourrait-il en être autrement ? Comment pourraient-ils soutenir la dure lutte pour la vie à moins d'unir étroitement toutes leurs forces ? Ainsi font-ils ; et les liens de tribu sont plus étroits là où la lutte pour la vie est la plus dure, par exemple, dans le Nord-Est du Groenland. La « longue maison » est leur demeure habituelle, et plusieurs familles y logent, séparées l'une de l'autre par de petites cloisons de fourrures en loques, avec un passage commun sur le devant. Quelquefois, la maison a la forme d'une croix, et en ce cas un feu commun est entretenu au centre. L'expédition allemande qui passa un hiver tout près l'une de ces « longues maisons » a pu certifier que « aucune querelle ne troubla la paix, aucune dispute ne s'éleva pour l'usage de cet étroit espace » pendant tout le long hiver. Les reproches ou même les paroles désobligeantes, sont considérés comme une offense s'ils ne sont pas prononcés selon la forme légale habituelle, la chanson moqueuse, chantée par les femmes, la « nith-song » (89).

Une étroite cohabitation et une étroite dépendance mutuelle suffisent pour maintenir siècle après siècle ce profond respect des intérêts de la communauté qui caractérise la vie des Esquimaux. Même dans leurs plus grandes communautés, « l'opinion publique forme le vrai tribunal, et la punition ordinaire est un blâme du coupable en présence de la communauté » (90).

La vie des Esquimaux est basée sur le communisme. Ce qu'on capture à la pêche ou à la chasse appartient au clan. Mais, dans plusieurs tribus, particulièrement dans l'Ouest, sous l'influence des Danois, la propriété privée pénètre dans les institutions. Cependant, ils ont un moyen à eux pour obvier aux inconvénients qui naissent d'une accumulation de richesses personnelles, ce qui détruirait bientôt l'unité de la tribu. Quand un homme est devenu riche, il convoque tous les gens de son clan à une grande fête, et après que tous ont bien mangé, il leur distribue toute sa fortune. Sur la rivière Yukon, Dall a vu une famille aléoute distribuer de cette façon 10 fusils, 10 vêtements complets en fourrures, 200 colliers de perles de verre, de nombreuses couvertures, 10 fourrures de loups, 200 de castors et 500 de zibelines. Après cela, les donateurs enlevèrent leurs habits de fête, les donnèrent aussi, et mettant de vieilles fourrures en loques, ils adressèrent quelques mots à leur clan, disant que, bien qu'ils fussent maintenant plus pauvres qu'aucun d'eux, ils avaient gagné leur amitié (91).

Ces distributions de richesses semblent être une habitude ordinaire chez les Esquimaux et ont lieu en certaines saisons, après une exposition de tout ce que l'on s'est procuré durant l'année (92). A mon avis, ces distributions

(86) L. F. Martial, *Mission scientifique au cap Horn*, Paris, 1883, vol. I, p. 193-201.

(87) *Expédition à l'Est du Groenland*, par le capitaine Holm.

(88) En Australie, on a vu des clans entiers échanger toutes leurs femmes pour conjurer une calamité (Post, *Studien Zur Entwicklungsgeschichte des Familienrechts*, 1890, p. 342). Une plus grande fraternité, voilà leur spécifique contre les calamités.

(89) Dr H. Rink, *The Eskimo Tribes*, p. 26 (*Meddelelser om Grönland*, vol. XI, 1887).

(90) Dr Rink, *loc. cit.*, p. 24. Les Européens élevés dans le respect du droit romain sont rarement capables de comprendre la force de l'autorité de la tribu. « En fait, écrit le Dr Rink, ce n'est pas une exception, mais bien la règle, que les hommes blancs qui sont restés dix ou vingt ans parmi les Esquimaux, s'en retournent sans avoir vraiment rien appris sur les idées traditionnelles qui forment la base de l'état social des indigènes. L'homme blanc, qu'il soit missionnaire ou commerçant, a l'opinion dogmatique bien arrêtée que le plus vulgaire Européen est supérieur à l'indigène le plus distingué. » — *The Eskimo Tribes*, p. 31.

(91) Dall, *Alaska and its Resources*, Cambridge U. S., 1870.

(92) Dall l'a vu dans le territoire d'Alaska, Jacobsen à Ignitok dans le voisinage du détroit de Bering; Gilbert Sprout mentionne le même fait chez les Indiens de Vancouver. Le Dr Rink qui décrit les expositions périodiques dont nous venons de parler, ajoute : « Le principal usage de l'accumulation des richesses est la distribution périodique. » Il mentionne aussi (*loc. cit.*, p. 31) « la destruction de biens dans le même but » (celui de maintenir l'égalité).

rèvent une très vieille institution, contemporaine de la première apparition de la richesse personnelle ; elles doivent avoir été un moyen de rétablir l'égalité parmi les membres du clan, quand celle-ci était rompue par l'enrichissement de quelques-uns. Les répartitions nouvelles de terres et l'annulation périodique de toutes les dettes qui ont eu lieu aux époques historiques chez tant de races différentes (Sémites, Aryens, etc.) doivent avoir été un reste de cette vieille coutume. Et l'habitude de brûler avec le mort ou de détruire sur son tombeau tout ce qui lui avait appartenu personnellement — habitude que nous trouvons chez toutes les races primitives — doit avoir eu la même origine. En effet, tandis que tout ce qui a appartenu personnellement au mort est brûlé ou détruit sur son tombeau, rien n'est détruit de ce qui lui a appartenu en commun avec la tribu, par exemple les bateaux, ou les instruments communs pour la pêche. La destruction ne porte que sur la propriété personnelle.

A une époque postérieure, cette habitude devient une cérémonie religieuse : on lui donne une interprétation mystique, et elle est imposée par la religion, quand l'opinion publique seule se montre incapable de l'imposer à tous. Et enfin on la remplace, soit en brûlant seulement des modèles des biens de l'homme mort (comme cela se fait en Chine), soit simplement en portant ses biens jusqu'à son tombeau et en les rapportant à la maison à la fin de la cérémonie — habitude qui est encore en vigueur chez les Européens pour les épées, les croix et autres marques de distinction.

L'élévation de la moralité maintenue au sein des clans esquimaux a souvent été mentionnée. Cependant, les remarques suivantes sur les mœurs des Aléoutes — proches parents des Esquimaux — donneront mieux une idée de la morale des sauvages dans son ensemble. Elles ont été écrites après un séjour de dix ans chez les Aléoutes, par un homme des plus remarquables, le missionnaire russe, Veniaminoff. Je les résume en conservant autant que possible ses propres paroles :

« L'endurance, écrit-il, est leur trait principal. Elle est tout bonnement prodigieuse. Non seulement ils se baignent chaque matin dans la mer gelée et se tiennent nus sur le rivage, respirant le vent glacé, mais leur endurance, même lorsqu'ils ont à faire un dur travail avec une nourriture insuffisante, surpasse tout ce que l'on peut imaginer. Durant une disette prolongée, l'Aléoute songe d'abord à ses enfants ; il leur donne tout ce qu'il a, et jeûne lui-même. Ils ne sont pas enclins au vol ; cela fut remarqué même par les premiers émigrants russes. Non qu'ils ne volent jamais ; tout Aléoute confessera avoir volé quelque chose, mais ce n'est jamais qu'une bagatelle, un véritable enfantillage. L'attachement des parents à leurs enfants est touchant, quoiqu'il ne s'exprime jamais en mots ou en caresses.

« On obtient difficilement une promesse d'un Aléoute, mais, quand une fois il a promis, il tiendra parole, quoi qu'il puisse arriver. (Un Aléoute avait fait présent à Veniaminoff de poisson salé, qui fut oublié sur le rivage dans la précipitation du départ. Il le rapporta à la maison. Il n'eut l'occasion de l'envoyer au missionnaire qu'au mois de janvier suivant ; et en novembre et décembre il y eut grande disette de nourriture dans le campement. Mais aucun des Aléoutes affamés ne toucha au poisson, et en janvier il fut envoyé à sa destination.)

« Leur code de moralité est à la fois varié et sévère. Il est considéré comme honteux de craindre une mort inévitable ; de demander grâce à un ennemi ; d'être convaincu de vol ; de faire chavirer un bateau dans le port ; d'être effrayé d'aller en mer par gros temps ; d'être le premier à tomber malade, par suite de manque de nourriture dans une expédition ou au cours d'un long voyage ; de montrer de l'avidité quand le butin est partagé — et en ce cas chacun donne sa part à celui qui s'est montré avide, pour lui faire honte ; de divulguer un secret des affaires publiques à sa femme ; lorsqu'on est deux dans une expédition de chasse, de ne pas offrir le meilleur gibier à son compagnon ; de se vanter de ses actions, surtout si elles sont imaginaires ; de faire des reproches à qui que ce soit sur un ton méprisant. Il est également honteux de mendier ; de cajoler sa femme en présence d'autres personnes et de danser avec elle ; de conclure un marché soi-même : la vente doit toujours être faite par l'intermédiaire d'une troisième personne, qui fixe le prix. Pour une femme, il est honteux de ne pas savoir coudre, danser, ni faire toute espèce d'ouvrages de femme ; de caresser son mari ou ses enfants, ou même de parler à son mari en présence d'un étranger. » (93).

Telle est la morale aléoute, dont on pourrait donner une idée plus complète en racontant aussi leurs contes et leurs légendes. Je veux encore ajouter que, lorsque Veniaminoff écrivait (en 1840), il n'avait été commis qu'un seul meurtre depuis le siècle dernier dans une population de 60.000 habitants, et que parmi 1.800 Aléoutes pas une seule violation de droit commun n'avait été relatée depuis quarante ans. Ceci ne paraîtra pas étrange si nous remarquons que les reproches, le mépris et l'usage de mots grossiers sont

(93) Veniaminoff, *Mémoires relatifs au district de Unalaska* (en russe), 3 vol., Saint-Petersbourg, 1840. Dall a donné des extraits en anglais de ces mémoires dans *Alaska*. Une description semblable de la morale des Australiens se trouve dans *Nature*, XLII, p. 639.

absolument inconnus dans la vie aléoute. Les enfants mêmes ne se battent jamais et ne se disent jamais de paroles injurieuses. Tout ce qu'ils peuvent dire est : « Ta mère ne sait pas coudre », ou « ton père est borgne ». (94).

Bien des traits de la vie sauvage restent, cependant, une énigme pour les Européens. Le grand développement de la solidarité dans la tribu et les bons sentiments envers leurs semblables qui animent les primitifs pourraient être prouvés par un très grand nombre de témoignages dignes de foi. Et cependant, il n'est pas moins certain que ces mêmes sauvages pratiquent l'infanticide ; qu'en certains cas ils abandonnent leurs vieillards, et qu'ils obéissent aveuglément aux règles de la vengeance du sang. Il nous faut donc expliquer la coïncidence de faits qui pour un esprit européen, semblent si contradictoires à première vue. J'ai déjà dit que le père Aléoute se privera pendant des jours et des semaines pour donner tous les vivres qu'il possède à son enfant, et que la mère Bushman se faisait esclave pour suivre son enfant ; et on pourrait remplir des pages entières en décrivant les relations vraiment tendres qui existent entre les sauvages et leurs enfants. Sans cesse les voyageurs ont l'occasion d'en citer des exemples. Ici vous lisez la description du profond amour d'une mère ; là vous voyez un père se livrant à une course folle à travers la forêt, emportant sur ses épaules son enfant mordu par un serpent ; ou bien c'est un missionnaire qui raconte le désespoir des parents à la mort du même enfant que, nouveau-né, il avait sauvé de l'immolation, quelques années auparavant ; ou bien vous apprenez que la « mère sauvage » nourrit généralement ses enfants jusqu'à l'âge de quatre ans, et que, dans les Nouvelles-Hébrides, à la mort d'un enfant particulièrement aimé, sa mère ou sa tante se tue pour prendre soin de lui dans l'autre monde (95).

Des faits semblables se rencontrent en quantité ; de sorte que, lorsque nous voyons ces mêmes parents affectueux pratiquant l'infanticide, nous sommes obligés de reconnaître que cet usage (quelles qu'en aient été les transformations ultérieures) a dû prendre naissance sous la pression de la nécessité, comme une obligation envers la tribu et un expédient pour pouvoir élever les enfants déjà plus âgés. Le fait est que les sauvages ne se multiplient pas « sans restriction aucune », ainsi que l'avaient quelques écrivains anglais. Au contraire, ils prennent toutes sortes de mesures pour diminuer les naissances. Toute une série de restrictions, que les Européens trouveraient certainement extravagantes, sont imposées à cet effet, on y obéit strictement, et, malgré tout, les primitifs ne peuvent pas élever tous leurs enfants. Cependant on a remarqué qu' aussitôt qu'ils réussissent à augmenter leurs moyens de subsistance d'une façon régulière, ils commencent à abandonner la pratique de l'infanticide. En somme les parents obéissent à contre-cœur à cette obligation, et dès qu'ils le peuvent ils ont recours à toute espèce de compromis pour sauver la vie de leurs nouveau-nés. Comme l'a si bien montré mon ami Elie Reclus (96), ils inventent les jours de naissance heureux et malheureux et ils épargnent les enfants nés les jours heureux ; ils essaient d'ajourner la sentence pour quelques heures, et ils disent alors que si le bébé a vécu un jour il doit vivre toute sa vie naturelle (97). Ils entendent des cris de petits venant de la forêt et ils disent que ces cris, si on les a entendus, sont un présage de malheur pour la tribu ; et comme ils n'ont pas de mise en nourrice ni de crèches pour se débarrasser de leurs nouveau-nés, chacun d'eux recule devant la nécessité d'accomplir la cruelle sentence ; ils préfèrent exposer le bébé dans les bois plutôt que de lui ôter la vie par la violence. C'est l'ignorance et non la cruauté qui maintient l'infanticide ; et au lieu de moraliser les sauvages par des sermons, les missionnaires feraient mieux de suivre l'exemple de Veniaminoff, qui, chaque année, jusqu'à un âge très avancé, traversait la mer d'Okhotsk dans un mauvais bateau, ou voyageait entraîné par des chiens parmi ses Tchuktchis, les approvisionnant de pain et d'instruments de pêche. Il arriva ainsi — je le tiens de lui-même — à supprimer complètement l'infanticide.

Les mêmes remarques s'appliquent à l'usage que les observateurs superficiels décrivent comme parricide. Nous avons vu tout à l'heure que la coutume d'abandonner les vieillards n'est pas aussi répandue que l'ont prétendu quelques écrivains. On a énormément exagéré cet usage, mais on rencontre l'abandon des vieillards occasionnellement chez presque tous les sauvages ; et en ce cas il a la même origine que l'abandon des enfants.

Quand un « sauvage » sent qu'il est un fardeau pour sa tribu ; quand chaque matin sa part de nourriture est autant de moins pour la bouche des enfants qui ne sont pas aussi stoïques que leurs pères et crient lorsqu'ils ont faim ; quand chaque jour il faut qu'il soit porté le long

(94) Il est tout à fait intéressant de remarquer que plusieurs écrivains (Middendorff, Schrenk, O. Finsch) ont décrit les Ostyaks et les Samoyèdes presque dans les mêmes termes. « Même quand ils sont ivres leurs querelles sont insignifiantes. » « Durant cent ans un seul meurtre fut commis dans la toundra. » « Les enfants ne se battent jamais. » « On peut laisser quoi que ce soit, pendant des années, dans la toundra, même de la nourriture ou de l'eau-de-vie, personne n'y touchera. » Et ainsi de suite, Gilbert Sprout n'a « jamais été témoin d'une bataille entre deux natifs n'ayant pas bu » chez les Indiens Aht de l'île de Vancouver. « Les querelles sont rares aussi parmi les enfants. » (Rink, *loc. cit.*) et ainsi de suite.

(95) Gill, cité dans l'*Anthropologie* de Gerland et Waitz, V. 641. Voir aussi pp. 636-640, où sont cités beaucoup de faits d'amour paternel et d'amour filial.

(96) Elie Reclus, *Les Primitifs*, Paris, 1885.

(97) Gerland, *loc. cit.*, V. 636.

du rivage pierreux ou à travers la forêt vierge sur les épaules de gens plus jeunes (point de voitûres de malades, point d'indigents pour les rouler en pays sauvage), il commence à répéter ce que les vieux paysans russes disent encore aujourd'hui : *Tchoujôï vek zaidâïou, porâ na pokôï !* (je vis la vie des autres : il est temps de me retirer). Et il se retire. Il fait comme le soldat en un cas semblable. Quand le salut de son bataillon dépend de la marche en avant, que lui ne peut plus avancer, et qu'il sait qu'il mourra s'il reste en arrière, le soldat prie son meilleur ami de lui rendre un dernier service avant de quitter le campement. Et l'ami d'une main tremblante décharge son fusil sur le corps mourant. C'est ce que font les sauvages. Le vieillard demande lui-même à mourir ; il insiste sur ce dernier devoir envers la communauté, et obtient le consentement de la tribu ; il creuse sa tombe ; il invite ses parents au dernier repas d'adieu. Son père a fait ainsi ; c'est maintenant son tour ; et il se sépare de son clan avec des marques d'affection. Il est si vrai que le sauvage considère la mort comme une partie de ses devoirs envers la communauté, que non seulement il refuse d'être sauvé (comme le raconte Moffat), mais qu'une femme qui devait être immolée sur le tombeau de son mari et qui fut sauvée par des missionnaires et emmenée dans une île, s'échappa la nuit, traversa un large bras de mer à la nage et rejoignit sa tribu, pour mourir sur le tombeau (98). Cela est devenu chez eux une affaire de religion. Mais les sauvages, en général, éprouvent tant de répugnance à ôter la vie autrement que dans un combat, qu'aucun d'eux ne veut prendre sur lui de répandre le sang humain. Ils ont recours alors à toutes sortes de stratagèmes, qui ont été très fausement interprétés. Dans la plupart des cas, ils abandonnent le vieillard dans les bois, après lui avoir donné plus que sa part de nourriture commune. Des expéditions arctiques ont fait de même quand elles ne pouvaient plus porter leurs camarades malades. « Vivez quelques jours de plus ! Peut-être arrivera-t-il quelque secours inattendu. »

Lorsque nos savants occidentaux se trouvent en présence de ces faits, ils ne peuvent les comprendre. Cela leur paraît inconciliable avec un haut développement de la moralité dans la tribu, et ils préfèrent jeter un doute sur l'exactitude d'observations dignes de foi, au lieu d'essayer d'expliquer l'existence parallèle de deux séries de faits : à savoir une haute moralité dans la tribu, en même temps que l'abandon des parents et l'infanticide. Mais si ces mêmes Européens avaient à dire à un sauvage que des gens, extrêmement aimables, aimant tendrement leurs enfants, et si impressionnables qu'ils pleurent lorsqu'ils voient une infortune simulée sur la scène, vivent en Europe à quelques pas de taudis où des enfants meurent littéralement de faim, le sauvage à son tour ne les comprendrait pas. Je me rappelle combien j'ai essayé en vain de faire comprendre à mes amis Toungouses notre civilisation individualiste ; ils n'y arrivaient pas, et ils avaient recours aux suppositions les plus fantastiques. Le fait est qu'un sauvage, élevé dans les idées de solidarité de la tribu, — pour le bien comme pour le mal, — est incapable de comprendre un Européen « moral », qui ne connaît rien de cette solidarité, tout comme la plupart des Européens sont incapables de comprendre le sauvage. Mais si un de nos savants avait vécu quelque temps avec un tribu à demi affamée qui souvent ne possède pas seulement la nourriture d'un seul homme pour les huit jours suivants, il aurait probablement compris les mobiles des sauvages. De même si le sauvage avait séjourné parmi nous et avait reçu notre éducation, peut-être comprendrait-il notre indifférence européenne envers nos voisins, et nos commissions parlementaires pour empêcher l'extermination des enfants mis en nourrice. « Les maisons de pierre font les cœurs de pierre », disent les paysans russes. Il faudrait d'abord faire vivre le sauvage dans une maison de pierre.

Les mêmes remarques s'appliquent au cannibalisme. Si nous tenons compte des faits qui ont été mis en lumière pendant une récente discussion sur ce sujet à la Société Anthropologique de Paris, ainsi que des remarques accessoires disséminées dans les ouvrages qui traitent des « sauvages », nous sommes obligés de reconnaître que cette habitude aussi doit son origine à la pression de la nécessité. Plus tard elle fut développée par la superstition et la religion, jusqu'aux proportions affreuses qu'elle a atteintes aux îles Fidji et au Mexique. Il est établi que jusqu'à ce jour les sauvages se voient parfois réduits à dévorer des cadavres dans un état de putréfaction très avancé et qu'en cas d'absolue disette certains ont dû déterrer des cadavres humains pour se nourrir, même en temps d'épidémie. Ce sont là des faits vérifiés. Mais si nous nous reportons aux conditions que l'homme eut à affronter durant la période glaciaire, dans un climat froid et humide, n'ayant que très peu de nourriture végétale à sa disposition ; si nous tenons compte des terribles ravages que le scorbut fait encore parmi les primitifs insuffisamment nourris ; et si nous nous souvenons que la chair fraîche et le sang sont les seuls reconstituants qu'ils connaissent, il nous faut admettre que l'homme, qui fut d'abord un animal granivore, devint un carnivore durant la période glaciaire. Il trouvait des rennes en quantité à cette époque, mais les rennes émigrent souvent dans les régions arctiques, et quelquefois ils aban-

donnent entièrement un territoire pour plusieurs années. En ce cas les dernières ressources de l'homme disparaissent. Dans d'aussi terribles épreuves, des Européens eux-mêmes ont eu recours au cannibalisme : c'est ce qu'ont fait les sauvages. Jusqu'à l'époque actuelle, ils devaient parfois les cadavres de leurs propres morts : ils ont dû alors dévorer les cadavres de ceux qui allaient mourir. Des vieillards moururent, convaincus que par leur mort ils rendaient un dernier service à la tribu. C'est pourquoi le cannibalisme est représenté par certains sauvages comme ayant une origine divine, comme quelque chose ordonné par un messager du ciel. Mais plus tard le cannibalisme perdit son caractère de nécessité et survécut en tant que superstition. On mangea ses ennemis pour hériter de leur courage. A une époque encore postérieure, on mangeait, dans le même but, l'œil ou le cœur de l'ennemi, tandis que parmi d'autres peuplades ayant de nombreux prêtres et une mythologie développée, des dieux méchants, altérés de sang humain, furent inventés et les sacrifices humains furent demandés par les prêtres pour apaiser les dieux. Dans cette phase religieuse de son existence, le cannibalisme atteignit ses caractères les plus révoltants. Le Mexique en est un exemple bien connu ; et aux îles Fidji, où le roi pouvait manger n'importe lequel de ses sujets, nous trouvons aussi une caste puissante de prêtres, une théologie compliquée (99) et un développement complet de l'autocratie. Le cannibalisme, né de la nécessité, devint ainsi, à une époque postérieure, une institution religieuse, et sous cette forme, il survécut longtemps après qu'il eût disparu chez des tribus qui l'avaient certainement pratiqué à des époques précédentes, mais qui n'avaient pas atteint la phase théocratique de l'évolution. Il faut faire la même remarque en ce qui touche l'infanticide et l'abandon des parents. En certains cas ces pratiques ont aussi été conservées comme une survivance du vieux temps, comme une tradition religieuse.

Je vais terminer mes remarques en mentionnant une autre coutume qui donne également lieu aux conclusions les plus erronées. C'est l'usage de la vengeance du sang. Tous les sauvages vivent dans le sentiment que le sang répandu doit être vengé par le sang. Si quelqu'un a été tué, le meurtrier doit mourir ; si quelqu'un a été blessé, le sang de l'agresseur doit être répandu. Il n'y a pas d'exception à la règle, pas même pour les animaux ; ainsi le sang du chasseur est répandu à son retour au village, s'il a répandu le sang d'un animal. C'est là la conception de justice des sauvages — conception qui existe encore dans l'Europe Occidentale en ce qui regarde le meurtre. Or lorsque l'offenseur et l'offensé appartiennent à la même tribu, la tribu et la personne offensée arrangent l'affaire (100). Mais quand l'offenseur appartient à une autre tribu, et que cette tribu pour une raison ou pour une autre refuse une compensation, alors la tribu offensée décide de se venger elle-même. Les peuples primitifs considèrent à tel point les actes de chacun comme une affaire engageant toute la tribu, puisque rien ne peut se faire sans avoir reçu l'approbation générale, qu'ils arrivent facilement à l'idée que le clan est responsable des actes de chacun. Par conséquent la juste revanche peut être prise sur n'importe quel membre du clan de l'offenseur ou sur un de ses parents (101). Il peut souvent arriver, cependant, que les représailles aillent plus loin que l'offense. En essayant d'infliger une blessure, on peut tuer l'offenseur, ou le blesser plus qu'on n'avait l'intention de le faire, et ceci devient la cause d'une nouvelle vindicte ; de sorte que les législations primitives prenaient soin de spécifier que les représailles seraient limitées à un œil pour un œil, une dent pour une dent, et le sang pour le sang (102).

Il est à remarquer cependant que chez les peuples primitifs de semblables cas de vindicte sont infiniment plus rares qu'on ne pourrait s'y attendre, bien que chez certains d'entre eux leur nombre atteigne des proportions anormales, particulièrement chez les montagnards, repoussés vers les hauteurs par des envahisseurs étrangers, tels que les montagnards du Caucase et surtout ceux de Bornéo, les Dayaks. Chez les Dayaks — nous a-t-on dit récemment — les haines sont au point qu'un jeune homme ne peut se marier ni être déclaré majeur avant d'avoir rapporté la tête d'un ennemi. Cette horrible coutume a été amplement décrite dans un ouvrage anglais mo-

(99) W. T. Pritchard, *Polynesian Reminiscences*, London, 1866, p. 363.

(100) Il est à remarquer qu'en cas de sentence de mort, personne ne veut prendre sur soi d'être l'exécuteur. Chacun jette sa pierre ou donne son coup avec la hache, évitant soigneusement de donner un coup mortel. A une époque postérieure ce sera le prêtre qui frappera la victime avec un couteau sacré. Encore plus tard ce sera le roi, jusqu'à ce que la civilisation invente le bourreau payé. Voyez sur ce sujet les profondes remarques de Bastian dans *Der Mensch in der Geschichte*, III. *Die Blutrache*, pp. 1-36. Un reste de cet usage très ancien, me dit le professeur E. Nys, a survécu dans les exécutions militaires jusqu'à nos jours. Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on avait l'habitude de charger les fusils des douze soldats, désignés pour tirer sur le condamné, avec onze cartouches à balles et une cartouche à blanc. Comme les soldats ne savaient pas lequel d'entre eux avait cette dernière, chacun pouvait consoler sa conscience en pensant qu'il n'était point meurtrier.

(101) En Afrique, et ailleurs aussi, c'est une habitude très répandue que si un vol a été commis, le clan voisin doit rendre l'équivalent de la chose volée, et puis chercher lui-même à découvrir le voleur. A. H. Post, *Afrikanische Jurisprudenz*, Leipzig, 1887, vol. I, p. 77.

(102) Voyez *Coutumes modernes et la loi ancienne* (en russe) du professeur Maxim Kovalevsky, Moscou, 1886, vol. II, qui contient des considérations importantes sur ce sujet.

derne (103). Il semble d'ailleurs, que cette affirmation est fortement exagérée. De plus, la « chasse aux têtes » des Dayaks prend un tout autre aspect quand nous apprenons que le prétendu chasseur de tête n'est pas poussé du tout par une passion personnelle. S'il cherche à tuer un homme il fait pour obéir à ce qu'il considère comme une obligation morale envers sa tribu, exactement comme le juge européen qui, par obéissance envers le même principe, évidemment faux, qui veut aussi « du sang pour sang », remet le meurtrier condamné au bourreau. Tous les deux, le Dayak et le juge, éprouveraient jusqu'à au remords si quelque sympathie les émuait et les poussait à épargner le meurtrier. C'est pourquoi les Dayaks, quand on met de côté les meurtres qu'ils commettent pour satisfaire leur conception de justice, sont dépeints par tous ceux qui les connaissent comme un peuple très sympathique. Ainsi Carl Bock, le même auteur qui a fait une si terrible description de la chasse aux têtes, écrit :

« En ce qui regarde la moralité, il me faut assigner aux Dayaks une place élevée dans l'échelle de la civilisation... le brigandage et le vol sont tout à fait inconnus parmi eux. Ils sont aussi très véridiques... Si je n'obtenais pas toujours d'eux « toute » la vérité, au moins ce que j'obtiens d'eux était toujours la vérité. Je voudrais pouvoir en dire autant des Malais (pp. 209 et 210). »

Le témoignage de Bock est pleinement corroboré par celui d'Ida Pfeiffer. « Je reconnais pleinement, écrit-elle, que j'aimerais voyager plus longtemps parmi eux. Je les ai trouvés généralement honnêtes, bons et réservés... et même beaucoup plus qu'aucune nation que je connaisse (104). » Stoltze emploie presque les mêmes mots en parlant d'eux. Les Dayaks n'ont généralement qu'une femme et ils la traitent bien. Ils sont très sociaux, et chaque matin le clan entier sort pour pêcher, chasser ou jardiner en bandes nombreuses. Leurs villages consistent en grandes huttes, chacune d'elles est habitée par une douzaine de familles et quelquefois par plusieurs centaines de personnes, vivant pacifiquement ensemble. Ils montrent un grand respect pour leurs femmes et ils aiment beaucoup leurs enfants ; quand l'un d'eux tombe malade, les femmes le soignent chacune à leur tour. En général ils mangent et boivent d'une façon très modérée. Tel est le Dayak dans sa vraie vie de chaque jour.

Ce serait une fatigante répétition que de donner plus d'exemples de la vie sauvage. Partout où nous allons nous trouvons les mêmes habitudes sociales, le même esprit de solidarité. Et quand nous nous efforçons de pénétrer dans la nuit des temps lointains, nous trouvons la même vie du clan, les mêmes associations d'hommes, quelque primitifs qu'ils soient, en vue de l'entraide. Darwin avait donc tout à fait raison lorsqu'il voyait dans les qualités sociales de l'homme le principal facteur de son évolution ultérieure, et les vulgarisateurs de Darwin sont absolument dans l'erreur quand ils soutiennent le contraire.

« Le peu de force et de rapidité de l'homme (écrivait Darwin), son manque d'armes naturelles, etc., sont des défauts plus que contre-balancés, premièrement par ses facultés intellectuelles [lesquelles, remarque-t-il ailleurs, ont été principalement ou même exclusivement acquises pour le bénéfice de la communauté] ; et secondement par ses qualités sociales qui l'amènent à donner son appui à ses semblables et à recevoir le leur (105). »

Au XVIII<sup>e</sup> siècle le sauvage et sa vie « à l'état de nature » furent idéalisés. Mais aujourd'hui les savants se sont portés à l'extrême opposé, particulièrement depuis que quelques-uns d'entre eux, désireux de prouver l'origine animale de l'homme, mais n'étant pas familiers avec les aspects sociaux de la vie animale, se sont mis à charger le sauvage de tous les traits « bestiaux » imaginables. Il est évident cependant que cette exagération est encore plus antiscientifique que l'idéalisation de Rousseau. Le sauvage s'est pas un idéal de vertu, mais il n'est pas non plus un idéal de « sauvagerie ». L'homme primitif a cependant une qualité, produite et maintenue par les nécessités mêmes de sa dure lutte pour la vie — il identifie sa propre existence avec celle de sa tribu ; sans cette qualité l'humanité n'aurait jamais atteint le niveau où elle est arrivée maintenant.

Les primitifs, comme nous l'avons déjà dit, identifient tellement leur vie avec celle de leur tribu, que chacun de leurs actes, si insignifiant soit-il, est considéré comme une affaire qui les concerne tous. Leur conduite est réglée par une infinité de règles de bienséance non écrites, qui sont le fruit de l'expérience commune sur ce qui est bien et ce qui est mal, c'est-à-dire avantageux ou nuisible pour leur propre tribu. Les raisonnements sur lesquels sont basées leurs règles de bienséance sont quelquefois absurdes à l'extrême ; beaucoup sont nées de la superstition ; et, en général, en tout ce que fait le sauvage, il ne voit que les conséquences immédiates de ses actes : il ne peut pas prévoir leurs conséquences indirectes et ultérieures. En cela il ne fait qu'exagérer un défaut que Bentham reproche aux législateurs civilisés.

(A suivre.)

(103) Voyez Carl Bock, *The Head-Hunters of Borneo*, London, 1881. Cependant, sir Hugh Low, qui a été pendant longtemps gouverneur de Bornéo, me dit que la « chasse aux têtes » décrite dans ce livre est très exagérée. Il parle, au contraire, des Dayaks absolument dans les mêmes termes sympathiques que Ida Pfeiffer. Je peux ajouter que Mary Kingsley, dans son livre sur l'Afrique occidentale, parle dans les mêmes termes sympathiques des Fans, qui avaient été représentés auparavant comme les plus « terribles cannibales ».

(104) Ida Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, Vienne, 1856, vol. I, p. 116 et suiv. Voir aussi Mullet et Temminch, *Dutch Possessions in Archipelagic India*, cité par Elisée Reclus dans la *Géographie universelle*, XIII.

(105) *The Origin of Man*, seconde édition, pp. 63 et 64.

(98) Erskine, cité dans l'*Anthropologie* de Gerland et Waitz, V. 640.

# Cruautés de la « répression »

A travers les temps, et malgré le florissant développement de notre civilisation, les mœurs se sont très peu modifiées en matière pénale. Les systèmes pénitentiaires des nations démocratiques même ne se sont pas humanisés et n'ont pas diminué d'une manière visible leur rigueur. On se souvient à ce sujet de ce qui se passa voici quatre ans à Colombo, dans les possessions anglaises de Ceylan. Pour étouffer la rébellion, on incendia le pénitencier par les quatre côtés et plus de trois cents forçats périrent dans les flammes.

A la suite des grands procès de Sacco et Vanzetti, Mooney et Billings, la monstruosité des systèmes policiers et pénitentiaires des Etats-Unis a été mise en lumière. Devant l'opinion mondiale, passionnée par ces procès, ont défilé des procédés identiques à ceux employés au Moyen-Age. La torture dans les cellules, la flagellation publique, le pilori infamant sont appliqués aux détenus. Or, si ces méthodes, même quand elles sont pratiquées, sont bannies des codes des nations européennes, aux Etats-Unis, elles sont dûment prévues et légalisées par la législation et par les mœurs. Nous avons entre les mains une photographie qui montre un « serviteur de la justice » en train de distribuer trente coups de fouets à un prisonnier de la prison de Dover (Delaware). On voit distinctement les sillons tracés par les coups sur les épaules du condamné.

Un camarade, J. Schwart, avant de succomber à la suite des mauvais traitements qu'il dut subir, parvint à décrire de cette manière, sur le mur de sa cellule, le supplice auquel il fut soumis :

« Je fus conduit dans une petite cellule où se trouvaient quatre hommes en manches de chemise, placés un dans chaque coin. Ils portaient chacun au côté un gros revolver dont la moitié dépassait de l'étui; d'une poche sortait cette sorte de masse de cuir et de plomb appelé « Black-Jack ». Au moment d'entrer je remarquai que le plancher était couvert de sang. Mes compagnons étaient venus là un à un et j'avais entendu leurs cris de désespoir et de douleur. Dès mon entrée les bureaux commencent à jouer au base-ball, m'utilisant comme un ballon. En même temps qu'il me frappait le numéro 1 me poussait vers le numéro 2 et celui-ci, à son tour, me dirigeait sur le numéro 3 et ainsi de suite; ils continuèrent à me frapper jusqu'à ce que je reste étendu sur le sol, baignant dans mon sang et sans connaissance; ils ont apaisé leur rage de connabales en me rouant de coups sur toutes les parties du corps, me laissant dans un état qui indique bien que ma vie s'échappe. »

En effet le malheureux devait expirer peu après.

La police nord-américaine pratique aussi des procédés expéditifs lorsqu'elle veut économiser du travail et se débarrasser de quelqu'un sans instruire son affaire. Elle « cueille » secrètement les individus, les séquestre et les fait disparaître d'une manière mystérieuse. Voici quelques années le librettiste italien Andrés Salcedo, fut séquestré et, au bout de deux mois, il fut jeté dans la rue du haut du quatorzième étage d'un immeuble de Row Building, où étaient installés les bureaux de la police secrète, son corps s'écrasa sur le pavé de la populeuse voie new-yorkaise.

Grande a été aussi la réprobation universelle au sujet des lynchages répétés de nègres, lynchages tolérés par les autorités et inspirés par une incompréhensible et sauvage haine de race.

Puisque de tels procédés sont en honneur en des nations appelées pompeusement civilisées, nations qui se targuent d'exercer la démocratie, comment doivent procéder les pays sur lesquels s'est abattue une dictature féroce et sanguinaire ?

Dans les prisons d'Italie, de Russie, de Bulgarie, de Cuba, se sont commises et se commettent encore de véritables atrocités, dont beaucoup resteront toujours ignorées du monde, étouffées dans les ténèbres d'un despotisme barbare et criminel.

A la suite d'une tentative de fuite de seize déportés, du camp de concentration de Timor, colonie portugaise de Malaisie, les représailles furent appliquées de telle façon que quelques-uns perdirent la raison, tandis que les autres restaient en danger de mort, en proie à la fièvre paludéenne. A cette occasion la presse anglaise protesta, demandant que la Société des Nations intervienne pour que cessent de semblables cruautés. Il va sans dire que les journalistes britanniques avaient oublié l'horrible tragédie de Colombo.

L'Allemagne, avec son fascisme éducatif est arrivée, actuellement, à surpasser tout ce que nous venons de relater. Dans ses prisons et dans ses camps de concentration on soumet tous les prisonniers sans distinction à des tortures et à des vexations jusqu'alors inconnues. On les châtie par des moyens raffinés, on les oblige à faire les usages les plus répugnants de leurs excréments. On les force à accomplir d'abominables aberrations sexuelles. On arrive, avec les détenus, au plus ignoble et morbide raffinement dans la cruauté et la perversion.

## La cruauté au pays des Droits de l'Homme

La France, dont nous connaissons en partie par expérience le système pénitentiaire, ne reste pas non plus en arrière en fait de cruauté. Ses colonies ont toujours joui d'une triste réputation. Les narrations pathétiques de la vie des forçats dans l'île de la Nouvelle-Calédonie située au milieu de l'océan Pacifique, voici déjà bien des années, torturèrent notre esprit, gagnèrent par une fièvre et une compassion douloureuse à la lecture de ces scènes d'épouvante. Charles Malato, dans son livre « La Grande Grève », décrit magistralement la vie qu'y menaient les forçats. Cette île de douleur fut désaffectée, voici une trentaine d'années, par le gouvernement français, comme lieu de déportation. Mais, en cette prévision, elle avait été déjà remplacée par une autre colonie offrant les mêmes conditions : la Guyane, situé en Amérique du Sud.

En Guyane, comme autrefois en Nouvelle-Calédonie, loin du monde et de la civilisation, sans autre espérance de rédemption, les forçats sont soumis à de rudes et épuisants travaux. De temps en temps, un écrivain, un reporter, un fugitif nous apportent des échos de cauchemar. Les hommes périssent sous les rayons du terrible soleil tropical, exténués, victimes des fièvres et épidémies transmises par les nuées d'insectes malsains qui pullulent autour des eaux stagnantes des marécages. Là, sous ce climat atroce, mal alimentés, les bagnards réalisent des journées épuisantes, occupés à des travaux qui ne rapportent qu'un gouvernement ou, le plus souvent, à des entreprises concessionnaires quand ces travaux ne sont pas d'une inutilité flagrante : on leur fait parfois extraire d'énormes pierres, arracher des arbres pour leur faire remettre ensuite tout en place, ou bien creuser d'énormes fosses dans la terre pour les combler et recommencer d'autres.

Presque périodiquement, un bateau quitte le petit port de Saint-Martin-de-Ré, sur les côtes de France, où se trouve un dépôt permanent de condamnés à la déportation. Le bateau sinistre porte, entassés dans ses cales, huit cents hommes que la France rejette et qui savent qu'ils ne reviendront jamais.

Après le débarquement à Saint-Laurent-du-Maroni, en Guyane française, le changement de climat, l'alimentation mauvaise et rare, le travail infernal sous le soleil de feu, tout cela les décime. Le paludisme, la dysenterie, le scorbut, le phthisie, vont arracher ces hommes, avec une étonnante rapidité à la terre de la mort. Les statistiques officielles démontrent que, un an après le départ du bateau de Saint-Martin-de-Ré, près de la moitié des déportés ont déjà succombé.

Presque tous les forçats tentent de fuir ; au commencement, cette espérance seule les soutient. Ils s'efforcent de s'échapper, s'aventurant à travers l'Océan sur quelque barque fragile qui finit par faire naufrage, ou, généralement, ils s'enfoncent dans l'immense selve tropicale, dans laquelle ils se perdent parce qu'une végétation luxuriante et enchevêtrée leur ferme le passage de tous côtés, la plupart périssent de faim, de soif ou sous la griffe des animaux féroces. De ceux qui parviennent à s'échapper bien peu réussissent à conserver leur liberté, car la France a passé des traités d'extradition avec les autres pays et les fugitifs sont presque toujours capturés et, après d'atroces souffrances, conduits à nouveau au bagne infernal où ils sont jugés, châtiés, et où leur peine est augmentée.

Généralement les évadés, lorsqu'ils sont repris, vont purger leur nouvelle condamnation dans les îles. Ces trois îles sont tristement célèbres : l'île Joseph, l'île Royale et l'île du Diable, cette dernière surtout connue depuis le séjour qu'y fit Dreyfus, ont vu les plus affreux drames de la misère humaine. Dans ces enfers il y a des cellules dites de correction ; ces cellules sont complètement obscures et si étroites que c'est à peine si un homme peut s'y mouvoir et y rester debout, et pourtant des êtres doivent y vivre pendant des mois et quelquefois des années.

Voici deux ans environ l'« Union Coloniale française » demandait au gouvernement la suppression des terribles prisons de la Guyane qu'elle qualifiait de : **honte de la France**. Cette fameuse « Union Coloniale » prétendait pouvoir compter, pour mener une campagne à cet effet, sur l'appui enthousiaste de presque toute la presse.

Des influences ont-elles joué ? Tout est retombé dans le silence. Et le bagne est toujours debout !

Juan M. MOLINA.  
(Traduction S. Vergine.)

Sur nos inclinations secrètes, sur les tendances cachées dans les profondeurs de notre inconscient nos rêves peuvent fournir de précieuses indications; et cela dans tous les domaines, non en matière de sexualité seulement. S'ils notaient leurs rêves et s'ils en recherchaient le sens beau-

Après le débarquement à Saint-Laurent-du-Maroni, en Guyane française, le changement de climat, l'alimentation mauvaise et rare, le travail infernal sous le soleil de feu, tout cela les décime. Le paludisme, la dysenterie, le scorbut, le phthisie, vont arracher ces hommes, avec une étonnante rapidité à la terre de la mort. Les statistiques officielles démontrent que, un an après le départ du bateau de Saint-Martin-de-Ré, près de la moitié des déportés ont déjà succombé.

Presque tous les forçats tentent de fuir ; au commencement, cette espérance seule les soutient. Ils s'efforcent de s'échapper, s'aventurant à travers l'Océan sur quelque barque fragile qui finit par faire naufrage, ou, généralement, ils s'enfoncent dans l'immense selve tropicale, dans laquelle ils se perdent parce qu'une végétation luxuriante et enchevêtrée leur ferme le passage de tous côtés, la plupart périssent de faim, de soif ou sous la griffe des animaux féroces. De ceux qui parviennent à s'échapper bien peu réussissent à conserver leur liberté, car la France a passé des traités d'extradition avec les autres pays et les fugitifs sont presque toujours capturés et, après d'atroces souffrances, conduits à nouveau au bagne infernal où ils sont jugés, châtiés, et où leur peine est augmentée.

Généralement les évadés, lorsqu'ils sont repris, vont purger leur nouvelle condamnation dans les îles. Ces trois îles sont tristement célèbres : l'île Joseph, l'île Royale et l'île du Diable, cette dernière surtout connue depuis le séjour qu'y fit Dreyfus, ont vu les plus affreux drames de la misère humaine. Dans ces enfers il y a des cellules dites de correction ; ces cellules sont complètement obscures et si étroites que c'est à peine si un homme peut s'y mouvoir et y rester debout, et pourtant des êtres doivent y vivre pendant des mois et quelquefois des années.

Voici deux ans environ l'« Union Coloniale française » demandait au gouvernement la suppression des terribles prisons de la Guyane qu'elle qualifiait de : **honte de la France**. Cette fameuse « Union Coloniale » prétendait pouvoir compter, pour mener une campagne à cet effet, sur l'appui enthousiaste de presque toute la presse.

Des influences ont-elles joué ? Tout est retombé dans le silence. Et le bagne est toujours debout !

Juan M. MOLINA.  
(Traduction S. Vergine.)

## L'APPEL DES SENS

Freud et les médecins de son école ont excellé dans le dépistage des manifestations indirectes de la sexualité; mais il arrive qu'ils exagèrent ou se trompent. En matière de rêves, par exemple, l'intervention de l'instinct génital est souvent manifeste; il est faux néanmoins de tout expliquer par lui. Amour timide ou honteux, désirs insatisfaits prurit du pénis ou du vagin suscitent des tableaux oniriques, d'une interprétation parfois facile, mais fréquemment très malaisée. Au sexualisme se rattache aussi de délirantes hallucinations : ainsi les tentations nocturnes dont se plaignent tant de saints personnages et les imaginaires sabbats auxquels magiciens et sorcières crurent autrefois se rendre. Ces obsédés prenaient l'appel de leurs sens pour l'appel de Satan.

S'ils donnaient satisfaction aux légitimes exigences de leur organisme, les rares dévots qui restent chastes auraient des nuits moins agitées. Et les adolescents pubères auraient des rêves moins lascifs, si les us reçus ne les obligeaient pas à refouler au plus profond d'eux-mêmes leurs désirs amoureux. Le sexe a des besoins qui s'imposent d'une manière directe ou voilée, mais avec persistance. Beaucoup rougiraient à l'état de veille, de narrer les scènes lubriques qu'ils contemplent durant leur sommeil. Néanmoins, c'est à l'aide de symbole et d'une façon détournée que l'instinct procréateur manifeste habituellement ses aspirations. Freud avait raison de chercher un sens caché à des constructions oniriques, de prime abord incohérentes et chaotiques. Mais c'est une exagération de prétendre, avec plusieurs de ses disciples, qu'un serpent, un bâton un ustensile allongé quelconque représentent toujours l'organe mâle, qu'un coffret, une armoire, un objet creux sont les symboles de l'organe féminin. De telle fantaisie interprétatives discréditent une doctrine et une méthode dont la valeur est pourtant indéniable.

Sur nos inclinations secrètes, sur les tendances cachées dans les profondeurs de notre inconscient nos rêves peuvent fournir de précieuses indications; et cela dans tous les domaines, non en matière de sexualité seulement. S'ils notaient leurs rêves et s'ils en recherchaient le sens beau-

coup auraient une conscience plus nette de leurs aspirations mentales et des exigences de leur tempérament.

En songe, apparaissent les doutes, les hésitations les craintes que l'individu refuse, à l'état de veille, de s'avouer à lui-même, les transformations encore insensibles survenues dans ses affections, les progrès d'un amour qui s'ignore ou le déclin d'une passion qu'il croyait éternelle. Il découvre ses vrais sentiments à l'égard de la personne qu'il aime ou qu'il croit aimer.

Vanité, gourmandise ambition, goût du risque et des voyages, etc., suscitent également des scènes caractéristiques. Un désir devient inspirateur de songes, dès qu'il occupe, à titre temporaire ou définitif une place prépondérante dans nos préoccupations. Ne ramenons pas tout aux inclinations sexuelles, mais n'amoindrions pas leur rôle. D'un individu à l'autre, leur importance varie d'ailleurs beaucoup; absorbantes et tyranniques chez certains, elles n'ont, chez d'autres, que des exigences moyennes ou même quelquefois, des exigences très faibles.

Chez quelques individus, l'obsession sexuelle atteint un degré extraordinaire, soit en raison de leur tempérament, soit parce qu'ils disposent de continuel loisirs. Les expressions les plus innocentes, les termes les moins ambigus revêtent pour eux un sens érotique, qui finalement éclipse la signification courante. Des symboles sexuels surgissent partout à leurs yeux; les objets les plus ordinaires éveillent dans leur esprit, des images charnelles et des désirs lascifs. Il en peut résulter un déséquilibre mental, tantôt bénin, tantôt très grave.

Par un effort de volonté, en s'imposant une tâche absorbante, beaucoup parviendraient à se guérir. Labeur et tracas professionnels, recherches spéculatives grandes réalisations pratiques seraient ordinairement capables de dissiper cette obsession morbide. S'ils étaient contraints de travailler pour vivre, maints riches verraient s'évanouir leur surexcitation sexuelle et leur neurasthénie. Quand des remèdes de cet ordre s'avèrent inopérants, les méthodes de Freud peuvent souvent donner de bons résultats.

L. BARBEDETTE.

# LE POTENTIEL MILITAIRE DE L'U.R.S.S.

Vu par un militaire français

## b) Le Matériel

### I. — Le budget militaire

Comme le constate le lieutenant-colonel Reboul, le budget militaire des Soviets n'a d'autres limites que le capitalisme d'Etat dans son ensemble car tous les organismes de l'universel bureaucratisme russe concourent directement ou indirectement à l'armement et à la militarisation du pays.

Le budget proprement militaire du gouvernement russe ne comporte qu'une part insignifiante des dépenses militaires totales. En particulier, il ne comporte effectivement aucune des dépenses afférentes :

- à la préparation militaire;
- au service de santé militaire;
- aux industries de guerre;
- aux troupes de police et d'escorte;
- aux chemins de fers et routes stratégiques;
- à la garde des voies et communications;
- aux pensions d'invalidité et de secours aux veuves;
- aux milices et gardes militaires locales et régionales;
- à l'entretien des casernements, Etc., etc...

Ces divers services sont financés par le budget de l'Instruction, de la Santé publique, de l'Industrie des Voies de Communication, par celui des localités et des districts, etc...

D'autres dépenses encore sont couvertes par des associations officieuses des cotisations, des dons de matériel de guerre à l'armée et notamment :

- de l'Ossoviakhim, qui lui a donné près d'un millier d'avions;
- des Jeunes communistes, qui lui ont fait cadeau d'un sous-marin en 1931;
- de l'Union des Syndicats, qui l'a dotée de près d'une centaine de tanks.

Ces mêmes associations prennent pratiquement à leur charge les frais d'Instruction militaire de toutes les formations qui n'appartiennent pas directement aux unités actives ou territoriales. Ainsi l'« Autodor », qui compte près d'un million et demi de membres, se préoccupe spécialement de l'entraînement et de l'équipement des gardes-frontières. Elle leur a remis en un seul cadeau, dix chars d'assaut, douze automobiles de combat et deux aérotraîneaux.

Ainsi les dépenses militaires en Russie se confondent avec les dépenses d'administration générale. Le budget de l'armée ne signifie rien par lui-même. « Il ne peut même point donner une idée de l'ordre de grandeur des dépenses. »

Peu importe donc que les chiffres du budget militaire donnés par le Commissaire du Peuple à la guerre lui-même, Toukhatcherski, au VII<sup>e</sup> Congrès des Soviets de Moscou, en fin janvier 1935, ait été de 5 milliards de roubles au lieu des 1.665 millions projetés. Peu importe que l'armée budgétaire 1935-1936 envisage encore un milliard et demi d'augmentation sur le chiffre réel de 1934-35. Cinq milliards de roubles de plus ou de moins ne comptent absolument pas pour un Etat qui remue les dizaines de milliards à la pelle et consacre au développement de ses industries de guerre et de son appareil bureaucratique-militaire TOUTE LA PLUS-VALUE TIRÉE DE L'EXPLOITATION INTENSIVE D'UN PEUPLE IMMENSE.

### II. — Le plan quinquennal

« LE PREMIER PLAN QUINQUENNAL A ÉTÉ ÉLABORÉ EN TENANT COMPTE AVANT TOUTE AUTRE CONSIDÉRATION DES BESOINS DE L'ARMÉE Russe », a déclaré ouvertement Krischanovski, qui en fut l'inspirateur. « Nous devons, avant

tout, nous préoccuper des besoins de la défense de notre pays; nous devons créer dans l'Oural une industrie importante et nous réserver la possibilité d'y faire fonctionner un centre chimique gigantesque, ainsi que de puissantes usines métallurgiques. »

Le nouveau plan quinquennal a été conçu dans le même esprit. Mais il met l'accent sur l'industrie de transformation nécessaire pour opérer une complète « motorisation » de l'armée et son rééquipement en « artillerie ». Alors que le premier plan portait principalement sur les matières premières (acier Martin acier laminés, carburants, explosifs), le deuxième nous permet d'assister à un développement inouï de l'industrie automobile (malgré l'absence de routes) et à la fabrication d'innombrables tracteurs rapides dont l'utilisation militaire éventuelle semble dominer les qualités proprement agricoles.

Actuellement chaque division d'infanterie comporte « seulement » (!) un régiment d'artillerie légère de 10 batteries, soit 18 pièces de 76 mm. 2 canons de montagne à tir rapide et 12 de 122 mm. (obusiers de campagne à tir rapide). En outre, chaque régiment d'infanterie dispose sur le pied de guerre d'un groupe de deux batteries à trois pièces chacune (76 mm. 2).

L'artillerie lourde comprend des obusiers Schneider à tir rapide de 152 mm., des obusiers lourds de 200 mm., des 265 mm. et 300 mm. sur voie ferrée, etc...

« Les unités d'infanterie sont très richement dotées en armes automatiques. Ainsi, le bataillon russe est constitué, comme le bataillon français, par trois compagnies de fusiliers et une compagnie de mitrailleuses; mais tandis que la compagnie de fusiliers français ne comporte pas de section de mitrailleuses proprement dites, mais uniquement des fusils-mitrailleurs, la compagnie russe comprendra — même après la substitution de fusils-mitrailleurs légers aux mitrailleuses dont elle est encore armée actuellement — une section de deux groupes de mitrailleuses lourdes. Chaque bataillon russe dispose de canons de 37 mm. et de lance-mines de 58 mm. »

(A suivre.)

A. P.

## PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

(Suite de la 2<sup>e</sup> page)

Mais les guerres ont des résultats toujours désastreux pour les populations. Ce sont les impôts qui s'alourdissent et se multiplient : Philippe VI créa la gabelle ou monopole fiscal sur le sel. C'est la ruine, la misère, le marasme, la maladie qui étend ses ravages. C'est le réveil des superstitions et le retour au passé le plus sombre... Dans les années 1348 à 1351 des épidémies de peste enlèvent à l'Europe le quart de sa population. Des bandes de fanatiques, appelés *flagellants*, sillonnent les campagnes en se fouettant jusqu'au sang pour apaiser, disaient-ils, la colère de Dieu... A côté de cela, heureusement, des forces de vie se font jour par la révolte. Et dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, l'histoire enregistrera les premiers grands mouvements sociaux qui aient secoué le monde.

RH.

**PRENDRE NOTE**  
Notre prochain n° paraîtra à Paris le Jeudi 12 Septembre  
**ENVOYEZ-NOUS des ADRESSES d'amis ou sympathisants susceptibles de s'abonner**

# BAKOUNINE ET SA CONFESSION

(suite)

A la phase anti-autoritaire du socialisme, a succédé un socialisme autoritaire qui, sous cette forme, a vaincu en Russie la féodalité et la société bourgeoise.

Quiconque aspire à la liberté devient un contre-révolutionnaire et mérite la haine et la calomnie. Bakounine étant l'anti-autoritaire par excellence, il mérite, par excellence, la calomnie et la haine.

Ainsi calomnié par le prolétariat contemporain, oublié par une bourgeoisie qui a cessé d'être révolutionnaire, Bakounine doit se contenter d'être aimé par ceux qui, encore qu'à distance et après bien des périples effectués à travers la psychologie des différentes classes, pressentent la venue d'un temps où le luxe de la liberté recommencera d'être considéré comme l'un des plus grands biens de l'humanité. » (1)

Les quelques livres publiés ces dix dernières années sur Karl Marx ont surtout été écrits en vue d'exalter la doctrine du Maître, à quelques rares exceptions ; dans certains, sa vie personnelle a été rendue publique.

Cela se comprend, car de ne rien connaître de la vie de Karl Marx, on ne perd pas grand-chose. D'autre part, grâce aux travaux de biographie, il nous a été possible de connaître une partie de sa correspondance et tout particulièrement celle adressée à Engels et à Kugelmann. Nous a-t-elle appris du nouveau, cette correspondance de Marx avec ses amis ? Non. Si ce n'est qu'elle a précisé les côtés mesquins qui agitaient parfois l'auteur du « Capital » et cela n'est point en son honneur. Mais si on ne perd rien de ne pas connaître la vie de Karl Marx, on perd tout lorsqu'il s'agit de Bakounine, car sa vie est tout un roman, et quel roman ! Max Nettlau nous a offert dans son « Notre Bakounine » une vie d'une documentation riche et précieuse sur l'activité de Bakounine, que Kornilov et Palouski enrichissent de leurs recherches savantes. Personnalité séduisante, qui n'aurait pas tenté, l'ayant approché quelque peu, d'écrire sa vie, et qu'on d'étonnant alors que cette existence ait inspiré un Tourguénieff et un Dostoïevsky ?

Mais il n'est pas question de narrer cette vie tumultueuse autant qu'agitée, pas plus qu'il ne s'agit d'analyser son œuvre, mais bien d'examiner tout ce qui précéda et déterminait la création de sa confession.

L'on sait que, condamné à mort le 14 janvier 1850, par les autorités saxonnes, Bakounine vit sa peine commuée en prison perpétuelle. Livré ensuite à l'Autriche, il est condamné à la pendaison le 15 mai de l'année suivante.

(1) Introduction de la Confession de Michel Bakounine, par Fritz Brupbacher.

Cette peine fut commuée en prison perpétuelle. Mais son séjour dans les prisons autrichiennes fut de courte durée. Il était bientôt livré à la police tsariste. De mai 1851 à mars 1854, Bakounine resta enfermé dans la forteresse Pierre et Paul, puis, jusqu'en 1857, à Schlüsselburg ; c'est là qu'il reçut un jour la visite du comte Orloff qui, au nom de son maître, le tsar, vint le solliciter pour écrire comme un fils spirituel écrirait à son père spirituel. Bakounine, après un mois de réflexion, rédigea sa confession, dont le texte resta ignoré jusqu'à la Révolution russe de 1917, et, sauf le résumé que Bakounine nous avait donné dans sa lettre à Herzen, nous ignorions tout de son ensemble.

A sa parution, la confession souleva des tempêtes de protestations et de nombreuses animosités. Certains révolutionnaires l'estimèrent dégradante, tandis que d'autres essayaient de comprendre le mobile qui avait animé Bakounine à sortir cette confession.

Brupbacher, après une assez longue étude du texte de la confession, en est arrivé à tirer des conclusions qui semblent vouloir justifier l'auteur, car pour lui, les sentiments ne sont pas toutes nos facultés, « nous disposons aussi de la raison, c'est pourquoi, analysant cette confession, il écrit : « Dans sa confession au tsar, Bakounine se repent de toutes ses idées et de tous ses actes révolutionnaires, et il demande pardon. Il y a des gens pour prendre au sérieux ce repentir de Bakounine ; ils n'ont pas réfléchi que l'usage de cette fiction constituait pour lui la condition sine qua non d'obtenir du tsar Nicolas I<sup>er</sup> ce que le prisonnier désirait, c'est-à-dire son élargissement. Que ce repentir ait duré juste le temps nécessaire à favoriser cette délivrance, c'est ce que toute la vie ultérieure de Bakounine suffit à prouver. »

Et même, durant son emprisonnement, au moment même où l'on pouvait supposer que Bakounine humiliait sa fierté révolutionnaire, il réussit à faire parvenir à sa sœur Tatiana une lettre qui montre que ses opinions révolutionnaires n'ont en rien été sacrifiées.

« ...Vous comprendrez, je l'espère, que tout homme qui se respecte un peu doit préférer la mort la plus cruelle à cette lente et déshonorante agonie : vous ne savez pas combien l'expérience est tenace dans le cœur de l'homme. Laquelle ? me demanderez-vous ? Celle de pouvoir recommencer ce qui m'a déjà amené ici ; seulement avec plus de (« illisible ») et plus de prévoyance peut-être, car la prison a eu au moins ceci de bon pour moi, qu'elle m'a donné le loisir et l'habitude de réfléchir ; elle a pour ainsi dire modifié mon esprit ; mais elle n'a rien changé à mes anciens sentiments ; elle les a rendus au contraire plus ardents, plus absolus que jamais, et désormais tout ce qui me reste de vie se résume en un seul mot : « la Liberté. »

Peut-être pouvons-nous, non sans raison, nous demander jusqu'à quel point un révolutionnaire doit être sincère en face de ses ennemis, et nous soulevons ici un problème qui

demanderait, à lui seul, un exposé fouillé. Pour ma part, je pense qu'il ne faut pas jouer au martyr inutile. Servir son idéal, c'est s'efforcer d'avoir toujours la possibilité de le servir. Je sous-entends qu'il ne faut point par là descendre dans l'abjection, mais garder toujours une certaine dignité, la ruse et l'ironie peuvent y aider.

Ce n'est donc point en l'humilité qu'il faille chercher l'explication rationnelle de ce qu'on s'imagine être une défaillance, mais bien plus à la feinte et au mensonge auxquels Bakounine tentait de plier son talent et son tempérament, en vue de retrouver sa liberté.

Parlant de la dépression et des moments de faiblesse qui auraient assailli Bakounine durant une période de ses détentions, James Guillaume rapporte les souvenirs qu'il recueillit de la bouche même de cette indomptable énergie révolutionnaire chez qui la soif de la justice et de l'action était inextinguible.

« L'atroce régime de prison avait complètement délabré son estomac ; vers la fin, nous a-t-il raconté, il avait pris en dégoût tous les aliments, et en était arrivé à se nourrir exclusivement de choux aigres hachés (chtchi). Mais si le corps s'affaiblissait, l'esprit restait inflexible. Il craignait une chose par-dessus tout : c'était de se trouver un jour amené, par l'action débilitante de la prison, à l'état d'abêtissement dont Silvio Pellico offre un type si connu ; il craignait de cesser de haïr, de sentir s'éteindre dans son cœur le sentiment de révolte qui le soutenait, et d'en arriver à pardonner à ses bourreaux et à se résigner à son sort. Mais cette crainte était superflue ; son énergie ne l'abandonna pas un seul jour, et il sortit de son cachot le même homme qu'il y était entré. » (1)

Ceci se rapporte à sa captivité de Schlüsselburg (1854-57) c'est-à-dire une période antérieure de trois ans au moins avant la rédaction de sa confession. Sans être définitivement échappé des griffes de ses tortionnaires, Bakounine s'était repris...

Mais laissons Bakounine lui-même narrer ce séjour à Schlüsselburg.

« Ah ! quelle chose terrible que cette relégation à perpétuité ! Traîner une existence sans but, sans espoir, sans aucun intérêt dans la vie... Et se dire chaque jour : demain, je serai encore plus abruti que je ne le suis aujourd'hui ! Souffrir des semaines entières d'un horrible mal de dents, qui revient sans cesse ! Et cette insomnie qui chasse le sommeil nuit et jour, et quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, même pendant les courtes heures du rêve, se trouver sous l'empire d'une fébrile agitation qui vous remue le cœur et le foie, avec le sentiment fixe que vous n'êtes qu'un esclave, qu'un cadavre... (2).

(A suivre.)

Hem DAY.

(1) Bulletin de la Fédération Jurassienne, supplément 9 juillet 1876.  
(2) Lettres à Herzen et à Ogareff.

## VITESSE ET BRUIT

En ce mois d'août, le « monde », le demi-monde et le quart de monde, ont à peu près déserté la capitale qui y gagne beaucoup en propreté et en tranquillité. On souhaiterait que les vacances durent tout le temps. Les carrefours de la circulation eux-mêmes sont franchissables à pied à certaines heures. Le flic qui constitue lui aussi un ornement de la capitale en pleine beauté, et qui surabonde dans la « saison » — n'oublions pas que Paris possède autant de flics — non compris cipaux et mobiles — que New-York qui est quatre fois plus peuplé — le flic est rare et clairsemé. Il est au vert, — cinq semaines de vacances payées, — ou bien faisant sa belote dans les réserves préfectorales dans l'attente d'un métingue ou d'une manifestation interdite... Bref Paris serait habitable plus qu'à aucune autre époque de l'année si deux fléaux ne le désolaient : les véhicules automobiles et la T.S.F. L'automobile, le taxi, le camion, l'autobus, voire même la moto, sont rois de la chaussée. Ils la baloient comme des bolides et ne se font pas faute de grimper sur les trottoirs. Malheur au piéton qui va à son travail d'un air absorbé, ou au promeneur qui vague le nez en l'air ! Il est prudent d'ouvrir l'œil et de se garder à droite, à gauche, devant et derrière. Et malgré toutes les précautions visuelles, l'accident vous surprend au détour d'une rue. Il y a de l'abus. Mais cet abus n'est rien en comparaison de ce qui se passe sur les routes provinciales. Là c'est un véritable massacre, une course à la mort. Les animaux écrasés s'en donnent à cœur joie. Ils s'y rompent assez fréquemment les os. Mais ce sont surtout les piétons, les cyclistes, et d'une façon générale ceux qui usent des moyens de déplacement les plus primitifs ou les plus anodins qui trinquent. Belle humanité que nous a fabriquée le progrès mécanique...

Un autre empoisonnement, un autre fléau, c'est la T.S.F. Elle nous perfore les oreilles, elle nous retourne l'entendement, elle nous met sens dessus dessous. Et ici, ce n'est pas la haute volaille la plus coupable. Elle dispose d'appareils perfectionnés qu'elle sait régler de manière à ne pas importuner autrui. Mais dans le populo c'est à qui fera le plus de bruit avec son « poste ». On n'est jamais si content que lorsque l'on sait qu'on ennuie le voisin d'étage et de palier. Et c'est à un assaut cacophonique épouvantable que se livrent dans la plupart des immeubles pauvres les sans-filistes

prolétaires. Il est tel de ces immeubles ou la T.S.F. domine de la loge du concierge à l'habitant des combles. Malheur à vous, amateur de silence, de recueillement, d'étude, si le destin ou les circonstances vous ont assigné pour demeure un de ces îlots d'interférence des ondes ! Du matin au soir, et tard dans la veillée, vous êtes englobé dans une atmosphère supplicante où tous les bruits de la création vous vrillent les tympans. Si vous ne voulez devenir fou, il ne vous reste qu'à fuir. Mais où aller ?

Ainsi la vitesse et le bruit, productions du progrès, s'adaptent aux instincts inférieurs, rendant la vie difficile, sinon impossible, à l'homme studieux et réfléchi, à l'homme qui vit d'une vie intérieure. Elles aident au triomphe de la brute. Et elles préparent aux cataclysmes sociaux qui, d'une barbarie moindre font surgir une barbarie supérieure. Les « grands » y trouvent leur compte.

## ÉCHO

Lu dans l'« Homme réel » :

« La C.G.T., et le parti socialiste ne joueront pleinement leur rôle qu'à la condition d'être adaptés aux dures nécessités d'une révolution dont la liberté ne sera ni le pivot ni le moteur. Un temps viendra ensuite où ces organisations auront, bien après, à donner de nouveau aux hommes le goût de la liberté. Mais alors la liberté ne sera plus qu'une balance sans cesse rompue au profit de la force. »

L'Homme réel aurait-il entrepris un travail de noyautage dans le vieux personnel confédéral ? Hé ! Hé !

Il est vrai que l'animateur de l'« Homme réel », Pierre Ganiwet alias Dauphin-Meunier vient d'aller chercher quelques inspirations en Italie en compagnie de l'antifasciste (!) Emmanuel Mounier. Pendant que les tribunaux mussoliniens distribuaient les peines de prison aux ouvriers réfractaires à l'« esprit fasciste », Ganiwet et consorts discutaient corporatisme et, sans doute touchés par la grâce, inurgitaient les données qui leur permettent aujourd'hui de dire que la liberté est une foutaise.

### Dancho Stefanov est mort

Nous apprenons la mort du camarade Bulgare Dancho Stefanov, infatigable lutteur qu'une cruelle maladie vient d'emporter à l'âge de 31 ans. Nos amis de Bulgarie qui nous communiquent cette triste nouvelle, nous disent : c'est en pleine jeunesse qu'il nous abandonne, mais son effort et son enthousiasme incessants pour la réalisation de notre idéal resteront comme un des plus beaux exemples.

### LA « GRANDE MISERE » DES TRUSTS

La Standard Oil vient d'annoncer que les sociétés qu'elle contrôle ont payé, en 1934, 167 millions de dollars de dividende, c'est-à-dire 39,1 millions de plus que l'année précédente.

### LE SERVICE DE LIBRAIRIE

est ouvert tous les Samedis toute la journée et les Dimanches de 9 à 12 39, Rue de Bretagne - Paris

On s'abonne sans frais au journal

« LA CONQUETE DU PAIN »

EN VENTE :

La Voix Libertaire,  
Le Combat Syndicaliste,  
La Revue l'Endehors,  
L'Idée Libre,  
La Calotte,  
Le Réveil de Genève.  
Plus loin,  
Terre libre,  
L'Emancipateur.

EN LECTURE :

Toutes les publications françaises et étrangères qui nous font le service régulièrement.

### MARCHANDS

de

### CANONS

par XXX.

Un fort volume franco : 12 francs

### COMMUNICATIONS

#### C.G.T.S.R. - A.I.T. - S.U.B. FÉDÉRATION ANARCHISTE

##### 26<sup>e</sup> Union Régionale

SYNDICAT DES PLATRIERS-PEINTRES  
BOURSE DU TRAVAIL

GROUPE LIBERTAIRE DE LYON

Siège : 129, rue Boileau, à l'Unitaire  
GOUPE DES CAUSERIES POPULAIRES  
DE VILLEURBANNE : 68, rue du 4-Août  
Samedi 31 août 1935, à 20 h. 30

##### CAUSERIE-DÉBAT

A la Bourse du Travail, Salle des Conférences (3<sup>e</sup> étage), place Guichard Lyon.

Sujet traité : « Le Proletariat devant le Pacte Franco-Russe et devant la guerre. »

Surtout depuis la guerre, les partis prolétaires ont flétri farouchement la diplomatie secrète qui lie les peuples sans les consulter.

Néanmoins les gouvernants de l'U.R.S.S. et les nôtres (Laval) n'ont pas craint de signer un récent traité secret d'alliance. Que peut-il en sortir ? La Paix ou la Guerre ?

Sommes-nous prêts à barrer la route au fléau ?

Ce sujet angoissant qu'il convient d'examiner sans passion sera traité

PAR LE CAMARADE PRUDHOMMEAUX,  
DE LA REVUE TERRE LIBRE

La contradiction courtoise d'un orateur du Parti Communiste et du Parti Socialiste a été sollicitée.

P.S. — Les organisations ci-dessus font un pressant appel à leurs adhérents pour assister nombreux à cette causerie.

Notre manchette est tirée du *Fédéraliste*, l'excellente revue proudhonnienne.

Au sommaire du N° 33 :

Front commun des consciences libres ; Presse et Actualités ; Cahiers du fédéralisme ; Presse régionale... et l'autre ; supplément, etc.

L'abonnement est de 10 francs ; Chèque postal : Eugène Poitevin, Paris, 660-81.

### ENVOYEZ-NOUS des ADRESSES

d'amis ou sympathisants susceptibles de s'abonner

#### PROVENÇALE

Nous conformant au désir exprimé par les camarades à notre dernière assemblée générale, nous avisons les groupes et individualités que le Congrès régional annuel aura lieu le 22 septembre, dans la ville de La Ciotat (B.-du-R.), à 15 heures précises.

A l'ordre du jour :

Compte rendu moral et financier.  
Coordination de l'effort anarchiste en vue de la propagande :

- 1<sup>o</sup> Contre le fascisme ;
- 2<sup>o</sup> Contre la guerre ;
- 3<sup>o</sup> Pour la diffusion de notre idéal.

Renouvellement du bureau.  
Changement du siège fédéral.

Pour le Bureau fédéral,

MARTIAL-CASANOVA.

Renseignements aux camarades Casanova, Bar-Provence, 2, cours Lieutaud, Marseille, et à Denégy, quartier Maltemp, La Ciotat (B.-du-R.).

#### PRENDRE NOTE

Notre prochain n° paraîtra

à Paris

le Jeudi 12 Septembre

#### GROUPE

de la Synthèse anarchiste

Tous les Jeudis, à 20 h. 30

CONFERENCE

publique et contradictoire

5, impasse de Gènes

(près du 67, rue Julien-Lacroix)

Paris-20<sup>e</sup> (Métro : Couronnes)

38

Le Gérant : BIDAULT.

Gasnier, Imp., 39, rue de Bretagne, Paris